

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS
LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.



Copyright 1899 by Jean Bousod, Manzi, Joyant & Co.

Typographie Goupil, Paris.

PRIX : 3 fr.; Etranger : 3 fr. 50.
Ayuntamiento de Madrid

LES GRANDES VENTES A DEAUVILLE

Un des passe-temps les plus goûtés de la grande semaine sportive, celui qui coupe le mieux la campagne normande, c'est

les ventes de pur-sang qui se font sous les verts ombrages du pesage de Deauville, où se réunissent les sportsmen les jours intermédiaires des courses. On n'a pas mieux comme distraction. « La vente » est un rendez-vous pour la troupe des « pantalons blancs », toile

ou flanelle, qui se rend lentement, sous les ardeurs du soleil, jusqu'à la salle des balances, jolie comme un cottage, et s'installent nonchalamment pour le défilé des yearlings amenés là par la crème des éleveurs. Personne n'arrive avec l'idée fixe d'acheter

Mais l'occasion fait l'acheteur. On n'est jamais sûr de ne pas revenir propriétaire d'un crack. Personne n'oubliera la légende de Merlin. M. de Gheest, accablé de chaleur, s'acheminant vers le bureau d'Halbronn-Chéri, suffoqué lui-même par les effets de 40 degrés à l'ombre, un yearling est amené; mais la galerie des amateurs est encore

vide. « Six cents francs, crie Halbronn d'une voix étranglée. — Sept cents », répond M. de Gheest d'une voix éteinte, en manière

de plaisanterie et bien persuadé que l'aventure n'aura pas de suites. L'aventure a eu des suites, un coup de marteau

produisant un bruit secluiannonçait qu'il était propriétaire de Merlin! On n'a pas toujours des aubaines pareilles, je parle au point de vue du bon marché. Mais on en a d'autres quand on s'appelle Maurice Caillault et qu'on se paie le vainqueur du prix du Jockey-Club et

du Grand Prix de Paris, le fils de War Dance, j'ai nommé Perth.

Aux ventes de Deauville, il n'y a pas que des yearlings et leurs acquéreurs, il y a aussi de fort jolies femmes qui viennent à pied et à bicyclette, il y en a même qui se font adjuger d'é-

légants petits « poulets d'Inde », et leur nombre augmente, depuis que le sexe faible a ses couleurs plus fréquemment représentées sur le turf.

On ne s'ennuie pas aux ventes de Deauville présidées et organisées par le successeur de Chéri. Ceux qui n'aiment pas les chevaux peuvent au besoin s'y régaler de la vue des roses

et des géraniums vifs qui sont la légion d'honneur des massifs.



Le crieur : A neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs quatre-vingt-quinze. Ce n'est plus à gauche.
Chéri-Halbronn : Le mot ! mettons le mot !!!



Le commissaire-priseur : Inutile de rappeler qu'à cette même place, on a vendu Perth !
Chéri-Halbronn : Et sa mère !!!

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du Figaro quotidien.

SOMMAIRE :

PARIS L'ÉTÉ, par GASTON JOLLIVET, illustrations de CHARLES WOSTRY; photographies d'après nature.

LA FÉE DES BRUYERES, par AUGUSTE JOURDIER, illustrations de E.-L. CHALON.

LA CHARGE DE SOMO SIERRA, étude historique, par le lieutenant-général POUZEREWSKY, traduite du russe par le capitaine OZNOBICHINE, suivie du récit d'un témoin oculaire, le capitaine NIEGOLEWSKI, illustrations de F. DE MYRBACH.

SAINTÉ-PÉLAGIE. — La Prison des Ombres, par ERNEST GEGOUT, instantanés d'après nature.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

UN PERROQUET, par EDOUARD DE BEAUMONT.

ARRACHANT L'IVRAIE, par LAUREANO BARRAU.

COUVERTURE :

EN PANIER, Versailles, par LOUIS VALLET.

PARIS L'ÉTÉ

BÄDEKER, l'auteur des Guides connus, est de nationalité allemande, chacun sait ça. C'est assez dire que ses gros livres rouges ont uniquement l'optique germanique. Et vous ne vous doutez pas de ce que l'optique germanique recèle de

parti pris et de faussetés. Tout ce qui est « welche » pour un « echt » allemand devient chose négligeable ou méprisante. Lisez la *famille Buchholz*, le célèbre roman prussien mettant en scène des bourgeois berlinois pur sang, voyageant en France. Savez-vous la seule curiosité que ces touristes teutons trouvent à peu près supportable à Paris et dans les environs ? Les côtes de Bougival.

En réalité, un guide de Paris n'a quelque valeur que s'il est tracé par un Parisien aussi lui pur sang. Nous avons beau, nous autres enfants de l'asphalte, avoir quelquefois ignoré les Gobelins et confondu le Musée d'artillerie avec la *Ménagère*, c'est encore nous les seuls pilotes à peu près présentables du dernier bateau parisien. Voilà mon excuse, la seule que j'aie de me faire aujourd'hui votre guide, « dans la ville splendide » comme on chantait jadis aux Variétés dans la *Vie Parisienne*.

Et le mot de bateau me sert précisément de transition pour vous mener à une des attractions amusantes de Paris l'été, c'est-à-dire à ces constructions sur pilotis servant de base aux établissements de bains froids établis sur la Seine. Débiter au surplus par la Seine, en parlant de Paris, c'est plus qu'un droit, c'est presque un devoir.

C'est aussi un plaisir pour moi, car j'ai été et je suis encore, par la magie du souvenir, un « aficionado » fervent de bains froids parisiens. Je puis même vous faire à cet égard une profession de foi catégorique. Le hasard des voyages à travers l'Europe, précisément en été, en temps de vacances, m'a permis de piquer des têtes dans les eaux les plus pittoresques du monde, dans le lac Mœlar, aux portes de Stockholm, dans deux ou trois fjords norvégiens, et, fouillant plus avant dans mes souvenirs, au fond du beau Danube bleu, qui est terriblement gris entre parenthèses, là où j'ai remonté de mon mieux son courant au bord de l'île Margaret à Pesth. Ajouterai-je que j'ai fait la planche dans le Bosphore et dans cette baie enchanteresse qui s'appelle Pegli ? Eh bien ! si agréables que m'apparaissent tous ces souvenirs de trempettes, je dois à la vérité l'hommage de ranger en ma mémoire ces ondes divines, célébrées par les poètes, au-dessous de ces baquets d'eau, alors contaminée, que la Seine se laissait capter au passage, en mon temps de collège, par les établissements de bains Petit, du Pont Royal ou Deligny.

Oh ! ces bains froids de mon temps de collège ! Avec quelle impatience n'étaient-ils pas attendus, tant par les « forts » à qui c'était égal de perdre pied et qui dédaignaient les petits bains parce qu'ils avaient déjà fait dix brasses de suite l'année précédente, que par les mazzettes qui espéraient bien cette fois boire moins de coups que l'été d'avant ! Tous nous aspirions avec une



BAINS DE SEINE. — LA LEÇON DE NATATION

Oh ! ces bains froids de mon temps de collège ! Avec quelle impatience n'étaient-ils pas attendus, tant par les « forts » à qui c'était égal de perdre pied et qui dédaignaient les petits bains parce qu'ils avaient déjà fait dix brasses de suite l'année précédente, que par les mazzettes qui espéraient bien cette fois boire moins de coups que l'été d'avant ! Tous nous aspirions avec une



LE PETIT BAIN. — HORREURS DE LA DESCENTE

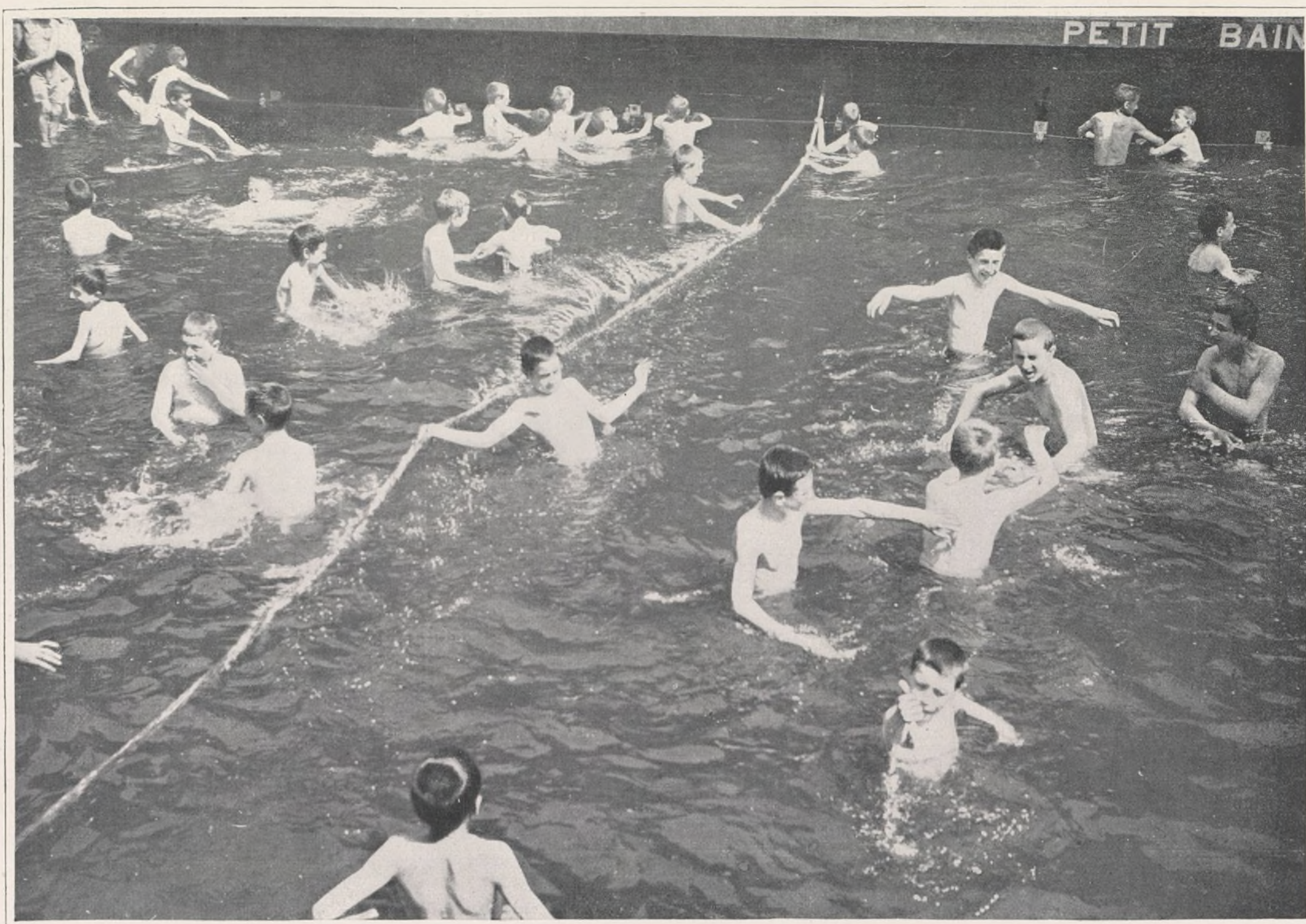
égale ivresse au moment où nous pourrions mettre — j'allais dire endosser — le caleçon, oui tous, même les tout petits, qui, une fois dans le bain se tenaient debout et peureux le long d'une corde en envoyant timidement de petites flaquettes d'eau aux camarades, quitte à en recevoir le double en

échange et à crier comme des putois au moment de la réception. Le premier bain froid était chaque année un événement.

D'abord il procurait une promenade de plus, avec le droit de voir autre chose que la grande cour pavée entre quatre grands murs dont a parlé Victor Hugo dans les *Rayons et les*



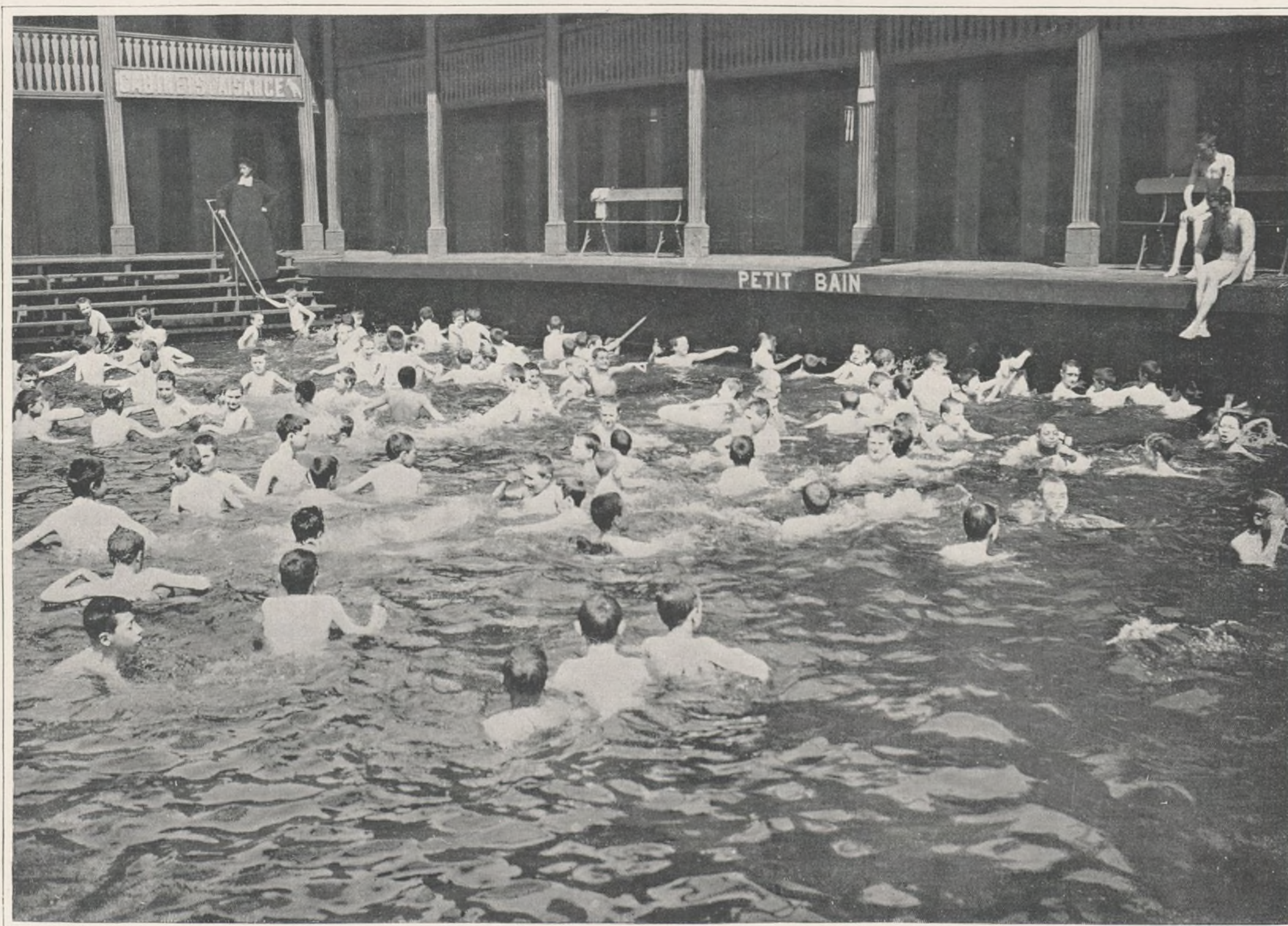
LE PETIT BAIN. — LA TREMPETTE



LE PETIT BAIN. — LES MALINS

Ombres. Au moins, on était dehors, on remuait les guiboies pour un autre exercice que les barres ou le jeu de l'ours. Qu'importait que le chemin menant au bain fût bordé par les maisons lépreuses du quartier Mouffetard et qu'il fallût se boucher le nez en pas-

sant le long des bouges décrits vingt ans avant par Eugène Suë et encore respectés alors par la pioche haussmanienne. L'eau de la Seine vers laquelle nous courions, c'était le Léthé de notre Virgile. Nous y puisions — non, grâce à Dieu, en l'ingurgitant —



LE PETIT BAIN. — TOUT LE MONDE A L'EAU

mais en y plongeant, l'oubli des cinq cents vers à copier octroyés la veille par le pion. Nous escomptions par la pensée la joie animale, si l'on veut, mais vraiment intense, de donner du jeu à de jeunes muscles. Et c'était presque avec un battement de cœur que chacun de nous, une fois à destination, faisant son unité dans la file indienne qui formait la queue devant la buraliste, recevait d'elle et emportait sous l'aisselle, outre le caleçon déjà nommé, le peignoir blanc et — privilège réservé aux douilleux dont les parents signalaient au proviseur la facilité à attraper des maux de tête — le petit bonnet de toile cirée.

Et vite, au pas de gymnastique, à la cabine ! Déshabillage en deux temps, trois mouvements, habillage non moins prompt du seul vêtement requis déjà nommé, le caleçon, puis fermeture de la cabine sans grande précaution. Qu'est-ce qu'une « semaine » de lycéen pour tenter un voleur ? Et alors, le peignoir jeté sur les épaules, avec, pour faire l'Arabe, un coin enveloppant la tête en forme de burnous, on se mêlait aux groupes déjà massés au haut de l'escalier ou, au milieu, à côté du tremplin. On s'observait, on s'épiait à qui se jetterait le premier, tout en interrogeant le garçon de cabinet sur la température de l'eau. Mais surtout nous attendions les renseignements donnés par les plus intrépides d'entre nous, ceux qui s'étaient déjà jetés et après une série de brasses avaient remonté l'escalier en se secouant. La question : « Comment est-elle ? » amenait des réponses tantôt goguenardes comme : « Vas-y voir », tantôt sybilliques et ne compromettant pas le questionné. Je retrouve encore dans mes souvenirs la silhouette d'un de mes camarades de seconde, gascon de Ribérac, à mine éveillée, énergique, dur au mal. Comme il sortait de l'eau tout ébroué par un de ces jours de juin à température sibérienne comme nous en avons subi ce printemps et que je lui demandais ce qu'il pensait de l'eau, il me répondit, en claquant des dents, avec l'accent que vous devinez :

« Ce n'est pas qu'elle soit bonne, bonne, bonne... »

Et comme il s'aperçut qu'il allait passer pour une poule

mouillée, il ajouta, en frissonnant cette fois de tous ses membres sous la bise qui soufflait aussi glaciale qu'en novembre :

« Mais pour bonne, elle est bonne ».

Et il repiqua héroïquement une tête dans le bain où pour un peu il aurait pu se heurter à une banquise.

Quelle est la moyenne des collégiens de dix à dix-huit ans qui savent nager ? Il me semble qu'elle est à peu près de moitié. Comment les collégiens apprennent-ils à nager ? Le plus souvent par l'exemple. Je ne crois pas beaucoup à l'efficacité des leçons données à l'école de gymnastique au moyen d'une planche sur laquelle l'enfant s'étend pendant qu'un professeur lui enjoint d'allonger les bras et de remuer les jambes à intervalles de temps déterminés. Ces démonstrations platoniques ne me disent rien qui vaille. Si l'on peut prétendre justement que ce sont les meilleurs nageurs qui se noient, il ne me paraît pas moins vraisemblable que les gens qui ont appris à nager en chambre fournissent également un large contingent à l'obituaire d'un bureau Véritas qui serait appliqué aux humains.

Au surplus, même quand elles sont données dans l'eau, ces leçons ne me paraissent pas offrir des résultats très pratiques. Combien d'enfants n'écoutent le professeur que d'une oreille distraite, sentant bien que le seul point important dans l'affaire est de se lancer et que, ma foi, on peut y regarder à deux fois avant de risquer de boire un coup d'une eau peu engageante ! Sans compter que les pusillanimes se remémorent en frémissant de terribles légendes d'enfants qui, ayant perdu tête et pied et battu désespérément des mains dans le gouffre, ont été retrouvés tuméfiés, verts, comme dans les poésies de Beaudelaire, arrêtés aux mailles des filets de Saint-Cloud.

L'exemple, je le répète, l'imitation il n'y a que cela. Le débutant doit regarder celui qui nage déjà, observer la manière dont il place ses mains, le moment précis où il fait aller les jambes et



LE PETIT BAIN. — SANS ENTHOUSIASME

ensuite seul, sans être regardé, il allonge à son tour les mains, puis le corps dans la position horizontale requise, donne le coup de jarret indispensable et une fois persuadé que « ça va », qu'il ne coulera pas, réitère, rallonge de nouveau les mains, redonne le coup de pied mainteneur d'équilibre, et enfin, confiant en lui-même, imitant cette fois le nègre, continue.

C'est ainsi, pour ma part, que j'ai appris à nager, à la façon du tambourinaire singant le rossignol. Un camarade fut mon modèle, et comme il me tournait naturellement la partie postérieure de sa personne pendant que j'étudiais ses faits et gestes, je ne suis pas gêné par la reconnaissance que j'aurais pu avoir à

lui témoigner d'être devenu un nageur, d'ailleurs médiocre.

Mais si c'est l'esprit d'imitation seul qui m'a permis d'apprendre à me soutenir sur l'eau, c'est en plus mon effronterie et même, soyons franc jusqu'au bout, un gros mensonge, qui m'enseigna l'art de piquer une tête. J'ignorais absolument la façon de plonger de haut dans l'eau, la tête la première, ou plutôt les bras les premiers, terminés par les mains plaquées l'une contre l'autre au-dessus de la tête pour amortir le choc, alors que, depuis tout près d'un an, j'affirmais cyniquement aux camarades que j'avais appris à piquer une tête, l'année précédente, au Croisic. Tant que nous fûmes en hiver, ma blague ne me pesa pas

LAUREANO BARRAU



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Typographe Goupi, Paris.

ARRACHANT L'IVRAIE

Ayuntamiento de Madrid

Typographe GOUPI, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1899.

lourd, le moment de l'épreuve étant encore très éloigné, mais le jour du premier bain froid, je n'en menais pas large. En face du tremplin, entouré de camarades qui avaient foi dans ma parole, qui guettaient comment j'allais faire, pour m'imiter ensuite, je

me sentis courir le long du corps une sueur encore plus froide que cette eau dans laquelle il s'agissait d'entrer les bras en avant. J'eus un moment la pensée d'avouer ma vantardise, mais la terreur d'être blagué, houspillé, peut-être mis en quarantaine, me



LE BOULEVARD, PAR CHARLES WOSTRY

fut insupportable. Je pris alors mon courage à deux mains, les deux mains que je rejoignis sur ma tête, je me postai sur l'extrémité du tremplin, pliai les genoux et, sans me demander si j'allais tomber pile, face, de côté, je détachai un coup de jambes vigoureux qui me lança dans l'espace. Floc! c'est la tête qui toucha.

J'avais, sans m'en douter, piqué une tête dans les règles. Bonheur! Ivresse! Vite un coup de pied qui me ramena à la surface, deux brasses vigoureuses qui me portèrent à l'escalier, au haut duquel je vis des mains s'agitant, applaudissant. Et moi dédaigneux, une fois en haut des marches :

« Je faisais mieux au Croisie! »

Et maintenant, remontons sur la terre ferme.

Voulez-vous que je vous dise, en une formule brève et ramassée, quel est, pour le vrai Parisien, le grand agrément de Paris pendant l'été : c'est que le Paris d'été n'est plus le Tout-Paris, le mortel Tout-Paris qui vous a rasé, que, sauf votre respect, vous avez peut-être rasé pendant neuf mois de l'année, et qui est maintenant parti, envolé, dispersé et surtout, oh ! oui surtout, réformé autre part. C'est qu'en effet, à part une poignée de privilégiés qui vivent, en été, dans leurs terres ou dans celles de leurs amis, Tout-Paris n'a qu'un désir, une fois hors Paris, c'est de se retrouver, de reprendre langue. Qu'est-ce que la rue de Paris à Trouville, la plage de Dinard, la promenade des Fontaines à Vichy, la Villa-des-Fleurs à Aix, sinon autant de lieux de rendez-vous où les oisifs parisiens émigrés croisent plus de Parisiens oisifs qu'à Paris même, car notre capitale est assez grande pour qu'on reste des années à se rencontrer, même entre amis. D'où cet axiome indiscutable que le meilleur moyen de fuir Paris, pendant l'été, c'est d'y rester.

Où est le mal d'ailleurs ? Demandez aux rares malins qui pratiquent ouvertement le sédentarisme, sans même s'en cacher honnêtement, comme certains qui ferment leurs persiennes afin de faire croire qu'ils villégiaturent. Ils vous répondront que la vie qu'ils se créent ainsi est tout bonnement adorable, attendu qu'ils ont Paris pour eux seuls dans sa délicieuse intégrité. Ils s'y carrent en maîtres, ils trouvent de la place partout. Les garçons de restaurant daignent attendre leurs ordres. Les garçons coiffeurs qui leur font la barbe, n'ayant plus de paris de course à faire, puisque les courses ont émigré en province, ne leur taillent plus nerveusement des losanges dans la joue en songeant à l'écurie Brémond ou aux derniers outsiders de M. Caillault. Le Parisien du Paris l'été, compté à sa juste valeur, certain de n'être plus lâché pour le premier rasta qui passe, jouit vraiment de Paris.

Regardez-le au Bois. Pendant la saison parisienne, il n'a même pas eu le temps de faire le tour de l'allée des Acacias. Les courses déjà nommées et qui se succèdent maintenant tous les jours, à partir du 15 janvier, lui ont pris le plus clair de son après-midi. Le retour des hippodromes de Longchamps ou d'Auteuil ne l'a pas beaucoup tenté pour peu qu'il ait été échaudé au Mutuel ou au « livre », car lorsqu'on a attrapé une culotte, a dit un philosophe, il faut rentrer chez soi au plus vite pour la retirer, parce que cela tient chaud. En dehors des courses et du retour des courses, il a pratiqué au Bois, pendant le printemps, tous les sports qui prennent le temps autrefois consacré à la promenade : le tir aux pigeons, le polo, le gymkhana et tous les footbolls les plus variés qui, eux aussi, en été, comme les courses, ont plié bagage pour Deauville. Et maintenant vive le Bois tout à soi, avec la commode tenue estivale, sans gilet, la chemise de couleur, la large ceinture, et le chapeau de paille. Qu'on attelle les mails pour les grandes randonnées des environs de Paris avec la gaité des sonneries de trompe et des toilettes féminines claires ! Le Bois de Boulogne en juillet, en août et en commencement de septembre, est, à proprement parler, le séjour des Bienheureux. Et notez que c'est la seule promenade d'Europe retenant, pendant la chaude saison, assez de promeneurs à pied, en voiture, en automobile et à bicyclette pour meubler ses allées. Comparez-le avec le Prater, le Prado, le Thiergarten, Hyde Park ou Regent Park qui n'offrent guère en été, quand tout Vienne, tout Madrid, tout Berlin et tout Londres sont dehors, plus d'animation mondaine que les brousses de l'Afrique centrale où passa le glorieux Marchand. Il m'est arrivé, pour ma part, au mois d'août, à Vienne, de suivre dans toute sa longueur la grande allée du Prater, laquelle a quatre kilomètres. Tout le long de ces quatre kilomètres, je n'ai vu qu'un fiacre, le mien.

Et puis le séjour à Paris pendant l'été vous économise tout simplement un voyage à l'étranger, avec toutes les chances fâcheuses qu'offre un déplacement, à commencer par le prix des tickets et à finir par le déraillement.

Notez, en effet, que vous croisez à Paris des échantillons de tous les pays du monde au cours des mois d'août et de septembre principalement. Stationnez seulement une demi-heure à la terrasse d'un café du boulevard et vous verrez quelquefois passer, soit habillés par leurs tailleurs respectifs, soit affublés de costumes nationaux ou presque sans costumes, tous les fils d'Adam éparpillés sur la planète, concentrés ici pour vous. Et les filles d'Eve donc ! J'ai lu, de mes yeux lu, autrefois, un contrat de mariage rédigé à Amsterdam et dans lequel un voyage de six semaines à Paris, expressément stipulé au profit de la fiancée, figurait parmi les apports du futur. La parisianomanie n'a pas fléchi en Europe depuis ce temps. Ce qu'on peut même en dire, c'est qu'elle s'est démocratisée d'une fâcheuse façon. Il n'y a si petit sous-commis de « broker » ou de « mækler » qui ne tienne à avoir vu au moins une fois dans sa vie les Folies-Bergères, et ne fasse des économies, ou ne tire des carottes pour accéder à ce paradis perdu. Jusqu'à des tontines, des poules qui s'organisent de tous côtés en Allemagne, en Suisse, et dont l'heureux bénéficiaire vient passer à

Paris ces huit jours traditionnels où, comme disait le personnage d'une comédie de Labiche, on court la chance de faire la connaissance d'une femme borgne dans un hôtel pourvu du même inconvénient.

Quant au provincial, il a coulé beaucoup d'hectolitres d'eau sous les ponts de la Seine depuis Pourceaugnac, et bien malin serait le Parisien qui distinguerait, à première vue, un enfant des départements de tel ou tel citoyen originaire de la rue Quincampoix. Il n'y a plus de type provincial. Songez que, dans un rayon de cinquante lieues des environs de Paris, un monsieur après avoir diné chez lui — on dine encore de bonne heure en province — peut arriver à temps à une de nos gares pour voir se lever le rideau d'une pièce en trois actes sur la scène du Théâtre-Français. C'est à peine si à l'Opéra il manquera l'ouverture. Aussi, ce que je connais de provinciaux plus au courant de nos pièces de théâtre que la bonne moitié des Parisiens ! Ce qui explique — soit dit en passant — les fiascos de jour en jour plus nombreux des troupes de province, et même des troupes de Paris qui font des tournées.

Mais si les provinciaux ne se distinguent pas sensiblement aujourd'hui du Parisien, on reconnaît leur présence uniquement par le surcroît de population qu'ils jettent dans Paris. Je crois que Paris n'est jamais plus peuplé que pendant le mois où les journaux mondains, à la remorque de quelques snobs déclarent « qu'il n'y a plus personne ». Partout la province afflue et déborde. Faut-il même qu'il y ait des provinciaux pour que ce pauvre jardin du Palais-Royal fasse encore quelquefois figure de promenade ! J'y passais avant-hier et il m'a semblé revivre une minute dans le passé, le temps où, sous ces mémorables arcades, tout un monde de muscadins se pressait sous les pas de la Tallien « faisant de ses pieds nus craquer les anneaux d'or. » Le Palais-Royal ressuscité voilà de ces phénomènes que vous ne verriez pas en hiver, ni au printemps, ni en automne.

Paris l'été c'est, bien entendu, Paris en plein air. Et comment parler de Paris en plein air sans mentionner le café-concert, un vrai plaisir d'été celui-là ? La raison d'être du café-concert, l'excuse des inepties qui s'y débitent, c'est précisément qu'il n'opère pas dans un local clos et couvert où les bêtises égrenées sur la scène ont chance de se conserver. Au moins en plein air on peut penser que son répertoire s'évapore. Au surplus, amusez-vous à regarder le public de ces endroits-là : sur un qui prête l'oreille on voit dix spectateurs absorbés exclusivement par la douceur de l'air ambiant, pris par la béatitude de n'avoir ni à parler, ni à penser et à plus forte raison à écouter. Tout peut être dit sur la scène sans les troubler, même ce songe d'Athalie que les députés socialistes belges clament à tue-tête dans les séances pour faire de l'obstruction. Aussi quand j'entends dire que le café-concert abrutit son monde, je proteste. Le Français s'affale sur une chaise de café-concert absolument comme dans un fauteuil de l'avenue des Champs-Élysées, décidé à rester tout à fait sourd aux bruits voisins. Ce qu'il paie trois ou quatre francs au lieu de vingt centimes, c'est l'éclairage, le flot de lumière. Etat d'âme qui offre un avantage appréciable aux étoiles de toutes grandeurs engagées pour chanter dans ces endroits-là. Elles peuvent remplacer le chant par la pantomime à un âge moins avancé que la diva de l'Opéra et de l'Opéra-comique. L'indulgence du public ne leur demande que des gestes, pas même beaux.

Une illusion qu'il convient aussi de détruire c'est que la chaleur rend Paris inhabitable l'été. Sans doute, une promenade d'une heure au pas accéléré entre la Madeleine et la Bastille par vingt-neuf degrés à l'ombre semblera difficilement, même aux tempéraments les plus frileux, une partie de plaisir, mais au moins, à côté de l'inconvénient, vous trouvez le correctif, le long de milliers de tables empiétant sur le trottoir, sous la forme d'un verre de bière délicieusement fraîche ou, surtout, d'une tasse de thé brûlant, car ce dernier mode d'extinction de la soif est autrement recommandable que le premier. En revanche, je me demande un peu quels rafraîchissements, ô Parisiens égarés aux champs, vous pouvez espérer sur un chemin de grande communication ou même de halage, à quelques kilomètres d'un cabaret qui ne vous offrira du reste qu'un vin tiède et sûr ou une groseille, école de natation pour mouches, coupée par de l'eau à la température du corps de l'aubergiste. Allons jusqu'au bout de mon idée : même le soir, je mets en fait qu'il est très possible à Paris de se rafraîchir. Les fortunes bien assises dans une victoria et les quarts de fortune campés sur une impériale de tramway peuvent s'offrir une station de deux ou trois heures au Bois de Boulogne, au Bois de Vincennes, au Parc Monceau. Et qui peut raisonnablement soutenir que les arbres du Parc Monceau, du Bois de Vincennes ou de celui de Boulogne ne frémissent pas sous les mêmes bouffées d'air adorablement respirable que le jardin d'un vide-bouteille de Saint-Mandé ? Tout ce que je puis concéder c'est qu'à Paris les nuits sont généralement plus chaudes en été qu'à la campagne. Mais quelle compensation dans cette vérité, reconnue même par les campagnards, qu'il n'y a pas de mouches à Paris ou si peu. Or, connaissez-vous beaucoup de sommeils assez robustes pour tenir contre les mou-

ches, et quoi de plus cruel que l'insomnie, la « fâcheuse insomnie » ?

Tout bien pesé, en somme, Paris, l'été, offre plus de charmes que d'inconvénients. Tel fut du moins de tout temps l'avis de Parisiens qui ont passé pour les plus fins juges des choses de ce monde. Roqueplan qui entendait la vie, même avant d'avoir inventé le mot « viveur », n'allait peut-être pas jusqu'à dire avec cet autre charmant esprit qui s'appelait Auber : « La campagne n'est bonne que pour les petits oiseaux. » Mais je l'ai entendu

plusieurs fois émettre sur les agréments de Paris l'été des aperçus qui n'étaient pas toujours des paradoxes. C'est ainsi qu'il maudissait l'obscurité de la campagne, le soir, comme non seulement dangereuse puisqu'elle peut causer des accidents, mais comme mortellement triste et, à ce point de vue il aura été un des précurseurs auxquels on devra, dans un délai qu'on peut dire rapproché, l'éclairage du Bois de Boulogne. L'auteur de *Parissine* n'avait-il pas un peu raison également de railler ces diners ruraux qui commencent en plein jour, se continuent dans la



UN COIN DU BOULEVARD LE SOIR, PAR CHARLES WOSTRY

mélancolie du crépuscule et s'achèvent en pleine nuit à la maigre lueur de bougies autour desquelles viennent siffler désagréablement les insectes ? Roqueplan, du reste, conformant en cela sa conduite à sa doctrine ne dînait jamais pendant l'été en plein air, même dans les restaurants d'été parisiens. Il allait s'attabler au café Anglais ou à la Maison Dorée. De là, il allait faire un tour à l'Opéra sûr de n'avoir pas trop chaud dans ces divers endroits pour cette raison péremptoire, à défaut d'autre, qu'ils étaient à peu près déserts, donc relativement frais, car il n'ignorait pas que la chaleur qui se dégage du corps humain est le plus terrible de tous les caloriques.

Ne craignez donc pas Paris l'été, ô mes bons Parisiens, mes frères, que vos intérêts, un accident au pied, le mariage d'un des vôtres empêchent de villégiaturer ou de voyager cette année. Soyez assurés que les heures couleront pour vous aussi légères que dans n'importe quelle saison. Sans compter que vous pourrez enfin saisir cette occasion inespérée de connaître votre ville natale, de visiter les Gobelins, ô invraisemblance ! et de vous mettre en état de ne plus confondre, toujours comme dans l'opérette que je rappelais plus haut, les batteries d'artillerie du musée de ce nom avec les batteries de cuisine de la *Ménagère*.

GASTON JOLLIVET.



En plein Pas-de-Calais, dans le bassin houiller qui va de Lens vers Arras, à deux pas des mines de Liévin, s'élève une colline transformée en garenne, rendez-vous de chasse des notabilités des environs.

Cela s'appelle Les Bruyères, et ce n'est pas un nom de fantaisie, car ces gracieuses plantes enlacent, jalousement, de leurs racines ténues, cette terre sans laquelle elles ne sauraient vivre, perdues qu'elles sont au milieu des plaines immenses livrées à la grande culture.

En contemplant ce coin pittoresque, qui forme un si grand contraste avec les paysages avoisinants, on ne s'explique pas comment il s'y trouve ; c'est à croire que le Bon Dieu le laissa tomber là, par hasard, en allant créer la Bretagne ou les Landes.

Les Landes, plutôt, car les coquettes tiges grenat ne fleurissent pas ici à l'ombre des chênes sévères ; mais, ainsi que dans le Midi, près des pins odorants, comme elles, exilés.

Bien que l'accès des Bruyères soit interdit, elles étaient devenues la promenade préférée, — on pourrait dire l'unique promenade, — d'un jeune homme du pays de Born, que les vicissitudes de la vie avaient amené dans la région, et qui s'était vite concilié les sympathies du garde-chasse, ancien porion, dont le visage déchiré par une explosion de grisou, ne forme plus qu'une large cicatrice.

Profitant de la tolérance qui lui était accordée, l'étranger passait quelquefois des dimanches entiers, juché sur un tertre, d'où il dominait cette lande qui lui rappelait le pays natal... et l'infidèle.

Fils d'un grand viticulteur, d'Asco avait vu le phylloxera ruiner les vignes paternelles, tandis que de malheureuses spéculations, engagées dans l'espoir de contrebalancer le fléau, engloutissaient, au contraire, ce qui pouvait rester d'un patrimoine pourtant considérable. Privé tout à coup des ressources sur lesquelles il comptait exclusivement pour vivre, en garçon élevé à la mode française, ayant oublié la plupart des choses, d'ailleurs inutiles, apprises au moment des traditionnels examens, il avait préféré quitter le pays, plutôt que d'y solliciter un emploi, ce qui constituait à ses yeux la pire des humiliations.

Un autre motif devait aussi l'inciter au départ : sa femme qu'il adorait et dont il se croyait aimé avait fui devant le désastre, portant à ce malheureux, un de ces coups dont guérissent difficilement les natures sensibles et passionnées.

Lâche comme le sont tous ceux qui aiment sincèrement, il supplia, menaça, s'imaginant que celle à qui il avait « tendu la main » aurait pour le moins de la pitié.

Jugeant d'elle par lui-même, il ne doutait pas qu'en rappelant certains souvenirs, certaines heures exquises ou folles, elle reviendrait à lui attendrie, aimante. Il retraça par le menu l'histoire de leurs propres amours : les débuts tout de lutte, une famille hostile au mariage, les amitiés traîtresses, les désespoirs peut être réels. Il rappela la cérémonie dans l'église parée mais vide, l'alliance échangée et bénie, l'aveu murmuré : « Je t'aime jusqu'au ciel. »

Naïve ou mystique, la phrase l'avait frappé, il y avait vu la manifestation sublime d'un bonheur qui ne pouvait avoir de fin.

Il commençait et terminait ses longues lettres par cette phrase qui devait, selon lui, posséder un pouvoir magique et ramener auprès de lui celle qui s'était de la sorte engagée au-delà même de la vie.

Il pleurait en écrivant cette phrase sans se douter qu'elle n'était tout au plus bonne qu'à aiguïser le rire sur la bouche qui l'avait prononcée au hasard ou à provoquer les sarcasmes de cosmopolites interlopes au milieu desquels le « doux aveu » était maintenant jeté en pâture.

Sa femme en effet poussée par une fatalité et des affinités irrésistibles, était retournée vers tous ceux que la réhabilitation tentée avait remplis de rage et qui toujours guettaient la chute nouvelle, prêts à la faciliter comme autrefois, ne fût-ce qu'en manière de représailles. Esprit positif et implacable, elle avait accompli cette nouvelle évolution, comme une chose toute naturelle, renonçant, pour aller plus vite, aux haineuses manigances d'un divorce qui ne pouvait plus être profitable.

D'Asco souffrit moins de la perte de sa fortune que de la conduite de sa femme. Confiant dans la promesse qu'elle lui avait faite d'être à son chevet si un jour il tombait malade, il lui envoya une dépêche désespérée à laquelle il fut répondu adroitement par un tiers.

D'Asco enfin comprit et quand, après un accès de fièvre cérébrale, il voulut, convalescent, faire une dernière tentative, on ne

retrouva plus la trace de celle à qui il avait eu l'imprudence de confier son nom.

Ah ! le long calvaire chez les magistrats questionneurs, chez tous les hommes d'affaires qui s'occupent de chicane, en vivent et ne comprennent pas que l'on peut encore aimer la femme contre laquelle on réclame leurs offices, que ce n'est plus là un de leurs habituels procès d'argent et qu'ici souvent l'honorabilité, le cœur, bien plus que le porte-monnaie sont en jeu.

Aussitôt après avoir désintéressé ses créanciers et avoir tranché les différentes questions qui ne pouvaient pas se traiter autrement que sur place, il avait donc quitté sa ville natale sans esprit de retour.

Possédant juste assez de littérature pour figurer en seconde page dans le journalisme moderne, que le style, cependant, n'in-

quiète plus guère, d'Asco était venu, comme le font, d'ailleurs, toutes les épaves, s'échouer à Paris où il espérait vaguement retrouver celle dont le souvenir ne devait plus quitter son cœur. Mais, perdu dans la foule, ayant épuisé jusqu'à son dernier sol, il dut renoncer à ses chimériques prétentions et à ses infructueuses recherches, pour penser aux nécessités matérielles, avec lesquelles il se trouvait, pour la première fois, aux prises.

Sur la recommandation d'anciens amis et clients de la « Maison d'Asco », il essaya de traiter des affaires pour le compte d'autrui, et parcourut la Belgique et le Nord de la France, où il se trouve encore des caves dignes de ce nom, derniers refuges, hélas ! de nos derniers grands crus.

Quoiqu'appartenant à « l'aristocratie des vins », comme il le proclamait plaisamment naguère, ceux-ci ne lui furent pas



propices et il dut accepter une modeste place dans une compagnie de charbonnages.

Dans la monotonie des jours qui dès lors s'écoulèrent pour lui, d'Asco n'avait qu'une joie : cette promenade accomplie, le plus souvent possible, vers cette chasse des Bruyères, découverte une fois qu'il flanait dans la campagne pour éviter les bruyantes manifestations de la fête patronale du pays.

Ulcérée, autant que pouvait l'être la figure du malheureux chargé de garder ces parages contre les entreprises des braconniers, l'âme du petit employé sympathisait avec toutes les souffrances, et les humbles récits du porion mutilé trouvaient en d'Asco un auditeur complaisant.

Cependant, à la longue, son caractère aigri par la souffrance se modifia sensiblement et il évita de recevoir des confidences qui ne l'intéressaient plus.

Au bureau, à l'estaminet où il avait pris pension, tout le monde était frappé du changement qui s'opérait en lui.

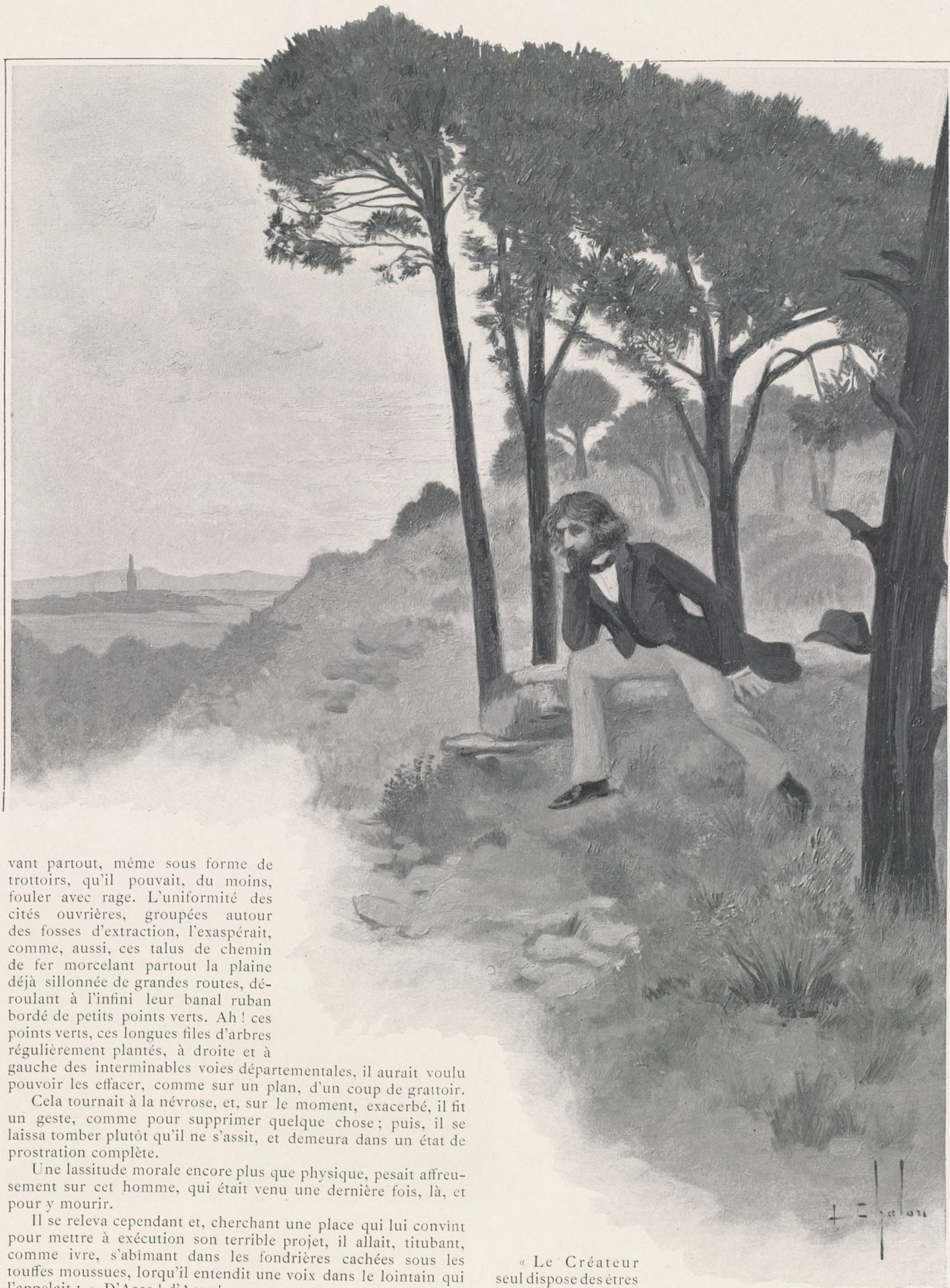
« Il se consume... » répétait la cabaretière, à laquelle en imposait ce pensionnaire, — « de manières si distinguées et qui avait été si riche ».

Lorsque l'époque de la fête patronale réapparut au calendrier, d'Asco, déjà méconnaissable, profita de sa demi-journée de congé, pour entreprendre son habituel pèlerinage.

Il y avait donc un an, jour pour jour, que ces mêmes réjouissances l'avaient amené vers cette lande, dont la vue, après avoir produit sur lui une sorte de détente nerveuse, avait, par la suite, entretenu et aggravé son mal.

Pouvait-il « être de ducasse » lui, que le chagrin étreignait sans cesse davantage, au point qu'il en perdait la santé et la raison ! Il s'en rendait bien compte, sans parvenir, toutefois à réagir, et par cette belle après-midi de septembre, il gravissait, comme un calvaire, l'espace qui le séparait de son site de prédilection, s'arrêtant pour jeter derrière lui des regards inquiets.

Arrivé sur le sommet de la colline, il aspira longuement la senteur résineuse des pins ; puis, contempla distraitement le panorama qui était devant lui et qu'il ne connaissait que trop. Ces blocs de briqueteries qu'avec son imagination de méridional il avait au début comparés à des tombeaux antiques, l'agaçaient maintenant. Il avait pris la brique en horreur, la retrou-



vant partout, même sous forme de trottoirs, qu'il pouvait, du moins, fouler avec rage. L'uniformité des cités ouvrières, groupées autour des fosses d'extraction, l'exaspérait, comme, aussi, ces talus de chemin de fer morcelant partout la plaine déjà sillonnée de grandes routes, déroulant à l'infini leur banal ruban bordé de petits points verts. Ah ! ces points verts, ces longues files d'arbres régulièrement plantés, à droite et à gauche des interminables voies départementales, il aurait voulu pouvoir les effacer, comme sur un plan, d'un coup de grattoir.

Cela tournait à la névrose, et, sur le moment, exacerbé, il fit un geste, comme pour supprimer quelque chose ; puis, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit, et demeura dans un état de prostration complète.

Une lassitude morale encore plus que physique, pesait affreusement sur cet homme, qui était venu une dernière fois, là, et pour y mourir.

Il se releva cependant et, cherchant une place qui lui convint pour mettre à exécution son terrible projet, il allait, titubant, comme ivre, s'abîmant dans les fondrières cachées sous les touffes moussues, lorsqu'il entendit une voix dans le lointain qui l'appelait : « D'Asco ! d'Asco ! »

Il se retourna avec humeur, prêt à reprendre sa course dès qu'il aurait aperçu l'importun, lorsque la voix reprit à quelques pas de lui, cette fois :

« D'Asco ! d'Asco, écoute. »

Il s'arrêta brusquement, dominé par une influence magnétique.

« Écoute, enfant, enfant malade... Je suis la Fée de ton pays, la fée des Bruyères... J'ai compati de là-bas à tes souffrances et j'ai voulu en ce jour de détresse, t'apporter des paroles de consolation. »

D'Asco, haletant, écoutait cette voix mystérieuse qui l'effrayait et le charmait tout à la fois.

« Le Créateur seul dispose des êtres qu'il fait naître sur les planètes ; c'est lui qui, aujourd'hui, peut-être, te donnera la force de te détruire ; mais si la mort devient pour toi comme pour tant d'autres, la délivrance, je puis te dire qu'elle te réserve une joie suprême... »

La brise s'éleva, imperceptible, pour couvrir un instant la voix de la fée et lui laisser le temps de reprendre haleine.

« Celle à qui tu penses et pour qui tu veux mourir a payé chèrement sa vilaine action. Elle te regrette, te cherche et te retrouvera avant que ce cœur qui est encore tout à elle, ait complètement cessé... de... bat...tre... »

La voix s'éloignait insensiblement vers le bois et d'Asco crut

apercevoir dans la même direction, une buée blanche flotter un instant dans l'air, s'atténuer, puis disparaître.

D'Asco reste immobile un temps infini : la vision peu nette cependant qu'il venait d'avoir s'empara de son cerveau et le charma.

La buée blanche prit dans son imagination la forme plus précise d'une longue chevelure blonde flottant doucement dans l'air qu'elle embaumait. Il lui sembla à un moment que l'apparition revenant vers lui le frôlait et qu'un être idéal, semblable aux anges de nos cathédrales gothiques, le fixait doucement de ses grands yeux d'azur, qui peu à peu devenaient plus foncés, presque violets, puis noirs, avec cette expression indéfinissable, câline et boudeuse, dont avait tant abusé contre lui celle qui finalement devait l'abandonner.

La voix aussi, la voix surnaturelle, bourdonnait encore à ses oreilles, comme un bruissement harmonieux auquel se mêlait vaguement un timbre de voix humaine et connue. Mais pourquoi cette voix ne confirmait-elle pas les promesses qui venaient d'être faites, pourquoi ne disait-elle pas : « C'est vrai, je te regrette ». Pourquoi ne criait-elle pas : « Ne te tue donc pas d'Asco puisque je t'aime et que je suis à ta recherche. »

Alors tout se brouillait dans sa pauvre cervelle usée par les idées fixes, torturantes et tenaces. Était-il le jouet d'une hallucination ? Ne subissait-il pas plutôt les premières atteintes de la folie qui le guettait depuis longtemps, il le savait ! Raison de plus, alors, pour en finir tout de suite. Et cependant, si la voix était réelle ; si elle avait dit vrai ? Si l'infidèle revenait à lui, repentante... Allons donc ! n'était-il pas ruiné ?...

Cette pensée, dont l'amertume avait empoisonné sa vie et rendu vaine toute espérance, cette pensée le dominait à nouveau, réveillant ses rancunes contre celle qu'il voulait cependant revoir : car la haine en amour, c'est encore de l'amour.

« Elle te retrouvera avant que ton cœur ait complètement cessé de battre. » Cette phrase, la dernière prononcée par la Voix était la seule dont se souvint le malheureux ; elle se heurtait aux parois de son crâne sous des faces différentes : elle me retrouvera... Mais, quand ? Faut-il encore attendre... Mais, combien ? Et si je ne dois la revoir qu'au moment de ma mort ?

A bout de forces, il s'étendit de tout son long sur la lisière du bois.

Le soleil déclinait à l'horizon, baignant de sa lumière d'or les bruyères aux couleurs avivées et devenues resplendissantes.

La brise du soir s'élevait, détachant déjà les feuilles des buissons qui, à l'approche de l'hiver allaient se dépouiller d'eux-mêmes pour s'offrir en holocauste à la serpe du bûcheron.

Des profondeurs du bois de pins dont les rangées d'arbres commençaient à former de grandes voûtes noires et profondes, partaient des cris de chouettes, lugubres, courroucés et plaintifs, pareils à des miaulements de chats infernaux.

Tandis qu'un écureuil, qui d'arbre en arbre, regagnait son nid, interrompant sans cesse sa course bondissante pour fixer ses petits yeux luisants sur ce solitaire, tache insolite dans le paysage familier, d'Asco, appuyé sur son coude, écoutait les mille bruits de la nature, qui, au moment du crépuscule semblent redoubler d'intensité pour ensuite s'endormir dans le calme silence de la nuit. Il regardait devant lui se transformer sournoisement en meurtriers engins, des brins d'herbes jusque-là inoffensifs auxquels les araignées amarraient leur fil, courant, fébriles, de

l'un à l'autre, tissant avec méthode les lasses dans lesquels l'insecte étourdi viendrait se jeter tout à l'heure.

Les chauves-souris, enfin, pressentant l'obscurité prochaine, risquaient un vol indécis. De leurs ailes crochues, elles zigzaguaient dans l'espace, où, bientôt, elles atteindraient leurs proies.

L'idée de mort, de lutttes incessantes et sans merci se dégageait nettement de cette transformation de la nature, de ces préparatifs de guerre que la nuit modifie, mais n'entrave même pas.

Pour le cerveau déprimé de d'Asco, cette constatation fut terrible.

Incapable de lutter davantage et de supporter plus longtemps l'existence, il se saisit d'un petit écrien que, toujours, il portait sur lui, en tira un mince flacon ouvragé, assez semblable à ceux dans lesquels les parfumeurs arabes vendent leurs essences rares, et, après avoir jeté vers l'endroit d'où était partie la voix mystérieuse, un regard d'indéfinissable supplication, il porta le poison à sa bouche et d'un trait l'avalait.

* * *

La nuit maintenant était venue presque complète. On ne distinguait plus les longues files de corons dont les toitures rouges s'étaient longtemps fondues avec les lignes verdâtres et jaunâtres formées par la limite des champs.

Les basses cheminées d'un four à coke perdues tout le jour dans la fumée se profilaient maintenant au loin à la lueur de grandes flammes rouges intermittentes, qui semblaient lécher le ciel.

« Enfer ou Paradis ?... » interrogea d'Asco que les souvenirs religieux de l'enfance ressaisissaient en cette heure solennelle. Puis, sous l'action rapide du poison, sentant s'engourdir ses dernières facultés, il porta les mains à son cœur, comme pour en compter les dernières pulsations.

Au même instant, une mélodie joyeuse vint bourdonner à ses oreilles, refrain banal, mais familier à l'infidèle qui, avec son accent très prononcé chantait :

La Vivandière, petite et fière
Marche à la tête du régiment
Ni la bataille, ni la mitraille
Ne lui feront peur vraiment.

C'était bien elle. Il entendit ses petits pas secs et décidés se rapprocher de lui. Il la vit, gracieuse, svelte, la tête enserrée dans le clair foulard des fiançailles s'agenouiller près de lui et lui baiser le front.

« Toi ! articula d'Asco, tu m'aimes ?

— Jusqu'au ciel... » répondit la voix qui l'avait naguère ensorcelé.

Un sourire navrant contracta la bouche du moribond, une lueur de bonheur traversa ses yeux demi-clos ; puis, après un silence, tendrement, il murmura : « Je te pardonne ».

Son cœur presque aussitôt cessa de battre, tandis que deux larmes s'échappaient de ses paupières, sur lesquelles, comme pour les clore, il sentit se poser une main dont il reconnut l'odeur et la douce caresse.

La fée des Bruyères, car c'était elle, coupa alors sur la tête du suicidé une boucle de cheveux et la porta, dit-on, à l'infidèle !

AUGUSTE JOURDIER.





LA REVUE DE L'EMPEREUR A BAYONNE

Les Cheveau-Légers Polonais à Somo-Sierra

ÉTUDE HISTORIQUE PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL POUZEREWSKY

Traduite du Russe par le Capitaine Dimitri Oznobichine

SUIVIE D'UN RÉCIT PAR UN TÉMOIN OCULAIRE, LE COLONEL NIEGOLEWSKY



La dramatique histoire des Cheveau-Légers polonais de la Garde Impériale commence à peine à être connue dans ses détails ; une légende admirable l'enveloppait ; elle est encore inférieure à la vérité et, à mesure que celle-ci se révèle, à la lueur des études techniques et documentaires, c'est une étrange épopée qui se déroule, d'autant plus étrange que les héros n'ont point attendu pour l'écrire, qu'ils aient vieilli sous le drapeau, qu'ils aient même appris leur métier et fait leurs classes : c'est du premier jet qu'ils entrent dans la gloire ; c'est aux premiers coups qu'on les reconnaît pour ce qu'ils sont : les fils de ces Uszars de Sobieski, qui, parés de leurs grandes ailes, armés de lances énormes, tels des archanges équestres, trouèrent devant Vienne l'armée assiégeante des Osmanlis et sauvèrent la Catholicité.

Au récit de Niegolewski, qui, en témoin, raconte la charge de Somo-Sierra, aux considérations que nous même avons exposées ailleurs, nous sommes assez heureux pour ajouter l'étude inédite d'un si vif et si haut intérêt, que le lieutenant général Pouzerevsky, chef de l'Etat-major général de la Circonscription militaire de Varsovie, a bien voulu nous communiquer et qu'a traduit du russe le capitaine d'Etat-major Dimitri Oznobichine. Le général Pouzerevsky a eu communication de précieux documents inédits, polonais, espagnols et français ; il a consulté toutes les sources imprimées et ses connaissances spéciales donnent au récit où il a condensé les faits et aux conclusions pratiques qu'il en tire, une valeur qui ne saurait échapper à nos lecteurs. Puis, pour fournir le pittoresque d'un tableau dont à présent nous connaissons les lignes et la composition générale, nous donnons le récit laissé par le plus autorisé des témoins : le colonel Niegolewski.

F. M.

Le 23 novembre 1808, après avoir envoyé en avant jusqu'à la chaîne de la Guadarrama, d'abord la cavalerie sous le commandement de Lasalle, puis la Garde, Napoléon quitta Burgos pour se rendre à Aranda.

La défaite des Espagnols à Burgos avait découvert la capitale, mais la Junte d'Aranjuez expédia en hâte, au défilé de la Guadarrama, sur la ligne droite de Burgos à Madrid, tout ce qui restait disponible des débris de l'armée d'Estramadure et de la division d'Andalousie.

C'étaient 12 à 13,000 hommes commandés par le général Don Benito San-Juan, qui ne manquait ni de courage ni de talent. San-Juan détacha environ trois mille hommes qu'il disposa en avant-garde près du village de Sepulveda, sur le flanc droit des Français, et, avec le reste de ses forces, il garnit le défilé (*puerto*) de Somo-Sierra pour y arrêter l'ennemi.

La chaîne de la Guadarrama, en se développant du S. O. au N. E., coupe la chaussée menant de Burgos à Madrid. La partie où le passage est le plus difficile est le défilé de Somo-Sierra, à 60 kilomètres environ au nord de Madrid. Ce défilé consiste en un chemin escarpé qui monte et descend sur les deux côtés opposés de la chaîne. Le relief des hauteurs va en croissant vers l'Est, surtout à partir

de Cebollera Vieja et Peños-Monteros-y-Maria, pics très élevés qui dominent le col. Le pied du défilé est baigné par le torrent de la Peña del Toro, considéré comme la source du Duroton, qui, de là, se dirige vers Io en passant par Siguero et Alisa-la-Peña. La partie ouest de la chaîne s'abaisse vers El-Alto-del-Barrancal d'où un contrefort se dirige vers le nord, formant à sa base un grand plateau.

Le versant nord que les Français devaient aborder, se relevait en plusieurs terrasses propices à des tirailleurs. La grande route, à partir de Bazequillas, traverse une plaine et gagne le village de Cereso-Bahovsi, à mi-chemin de Somo-Sierra; de là, elle continue par la plaine en longeant la rive droite de la Peña, franchit cette rivière et prend la rive opposée pour éviter les hauteurs de droite; en approchant de Somo-Sierra, elle fait obligatoirement quatre coudes, faciles à défendre par des canons placés dans les tournants; elle se trouve, de plus, dominée par le feu croisé des hauteurs. Enfin, après quelques bâtiments isolés, elle aboutit au village de Somo-Sierra, situé pour ainsi dire sur la ligne du partage des eaux des bassins du Douro et du Tage, en pente légère vers la rivière Pilosano, affluent de la Lozaya, elle-même affluent du Tage. Presque partout le terrain est très rocheux. Les parties avoisinant les montagnes sont assez plates, cultivées ou broussaillées. A droite de la route, coule un petit ruisseau qui ensuite la coupe à l'endroit où plus tard prit position une batterie française qui entama une lutte vaine avec les Espagnols. Un peu plus loin, au pied des montagnes, à la place où le défilé est le plus rétréci, se trouvait un autre pont qui fut détruit par les Espagnols; l'infanterie française apporta des fascines pour permettre le passage de la charge. Sur le versant opposé la pente est plus douce et la route se dirige vers le hameau de Buytrago qui, sur la rive droite très escarpée de la Lozaya, offre des conditions singulièrement favorables pour la défense.

En dehors de son avant-garde placée à Sepulveda, Don Benito San-Juan avait, avec les 9,000 hommes qui lui restaient, pris position d'une part sur la chaîne, d'autre part dans le défilé. Une partie de ses troupes occupant les deux côtés de la route aux coudes qu'elle formait et sur deux rangées, l'une au-dessus de l'autre, se disposait à recevoir l'attaque par un feu soutenu; une autre défendait l'accès même de la route et était renforcée par des pièces de canon placées dans les tournants. Le défilé, par sa configuration naturelle autant que par ses moyens de défense, présentait donc un obstacle des plus difficiles, et cet obstacle eût été plus difficile encore si la défense avait — ce qu'elle ne fit point — ajouté des travaux d'art. Les Espagnols croyaient la position inexpugnable; la Junte d'Aranjuez ne songeait pas à quitter sa résidence, comptant que Castaños, qui, à ce moment, était déjà vaincu, tiendrait entre Somo-Sierra et Madrid et donnerait aux Anglais, agissant de concert avec lui, le temps d'accourir au secours de la capitale.

Napoléon atteignit la Guadarrama le 29 novembre. Il établit son quartier général à Bozequillas et, montant aussitôt à cheval, alla faire du défilé une reconnaissance d'après les résultats de laquelle il établit les ordres de marche du lendemain.

Le jour baissait lorsque le major Dautancourt, qui était aux avant-postes avec une partie du régiment des Cheval-légers, aperçut, en observant les positions ennemies, de longues lignes de feux de bivouac s'étendant sur la crête des hauteurs, des deux côtés de la route, mais principalement vers la droite. Des paysans arrêtés parlaient de 30,000 hommes.

Voici quel était le dispositif de Napoléon pour la journée du 30. La division Lapisse devait, à l'aube, se porter à droite de la route et se saisir de Sepulveda; la division Ruffin s'emparerait en même temps du versant nord de la Guadarrama jusqu'à la hauteur de Somo-Sierra; le 9^e léger marcherait à droite de la route et le 24^e de ligne à gauche pour tomber sur les flancs de l'ennemi. Le 94^e, avec les six pièces de Sénarmont, avancerait en colonne sur la route, suivi de la cavalerie de la Garde avec laquelle se trouverait Napoléon lui-même. A cette époque de l'année, le temps restait beau, mais le soleil n'apparaissait guère avant midi: de six à neuf heures, la campagne, et surtout la région montagneuse, était enveloppée d'un épais brouillard. Sepulveda devant être attaquée à six heures du matin, serait, selon le calcul de Napoléon,

enlevée vers neuf heures, au moment même où la colonne dirigée sur Somo-Sierra atteindrait la crête. On devait approcher de l'ennemi en se dissimulant du mieux possible et ouvrir le feu quand le brouillard commencerait à se dissiper.

Mais à peine la colonne dirigée sur Sepulveda s'en approchait-elle que l'ennemi, sans présenter aucune résistance, prit la fuite dans la direction de Ségovie et se joignit aux fuyards du marquis de Belvedere. La colonne dirigée sur Somo-Sierra réussit à



NAPOLÉON ET JOSÉPHINE AU FORT DU CHATEAU VIEUX

approcher assez près de la position ennemie sans être remarquée, mais, tout à coup, le brouillard se dissipa et les Espagnols eurent le temps de se mettre sur la défensive. Les Français refoulèrent aisément, des deux côtés de la route, leurs détachements avancés, mais furent arrêtés sur la position principale par une fusillade meurtrière.

Sur ces entrefaites, Napoléon ayant fait une reconnaissance des positions ennemies, sous l'escorte du 3^e escadron des Cheval-légers polonais, de service ce jour-là près de sa personne, était revenu en arrière dans la direction de Bozequillas et attendait avec impatience les résultats de l'attaque. Les difficultés du terrain, la nécessité de s'orienter continuellement dans un pays montagneux, où, de chaque position, s'ouvre un horizon nouveau, l'obligation de fractionner les troupes et l'impossibilité dès lors, pour les chefs, de les tenir en main et de faire converger leurs efforts vers un but commun, la dispersion du combat par quoi il dégénère en tiraileries partielles, enfin la résistance de l'ennemi qui, des hauteurs, faisait pleuvoir sur l'assaillant une grêle de balles, tout contribuait à prolonger la lutte.

Pendant que l'infanterie s'efforçait de triompher des obstacles que lui présentaient la nature et l'ennemi, Napoléon s'impatientant, s'approcha du défilé, presque où la pente de la route se dessine. Il s'arrêta près du ruisseau qui faisait une coupure à l'endroit où deux canons mis en batterie luttèrent en vain contre une artillerie espagnole supérieure. La cavalerie de la Garde était en colonne sur la route et le régiment des Cheval-légers polonais placé en tête s'était déployé sur la droite où un pli de terrain l'abritait des boulets, mais non des balles. Le combat se prolongeant et menaçant de devenir meurtrier, Napoléon, sans s'inquiéter des balles, en observait attentivement les péripéties, en même temps qu'il sondait le terrain et suivait les mouvements de l'ennemi. Tout à coup, au moment même où il paraissait le plus

absorbé dans cette observation, il donna l'ordre à l'escadron de service de charger l'artillerie ennemie dont le feu balayait la route.

L'honneur d'exécuter l'ordre de l'Empereur revenait au 3^e escadron. Le commandant Stokowski n'ayant pas encore rejoint, l'escadron était commandé par intérim par Koziatowski. Il se composait de la 3^e compagnie, capitaine Dziwanowski et de la 7^e, capitaine P. Krasinski. Il comptait probablement douze rangs par peloton et son effectif s'élevait à cent vingt-cinq hommes, sous-officiers et gradés compris.

Sur l'ordre de charger, Koziatowski forma immédiatement l'escadron en colonne par quatre — la largeur de la route ne permettant pas de se déployer, et, le sabre en main, ils s'élancèrent en criant : « Vive l'Empereur ! »

A peine l'escadron s'était-il jeté en avant, qu'une partie des hommes et des chevaux tomba sous le feu des Espagnols qui tiraient avec tranquillité et précision sur cette colonne profonde de cavalerie. L'escadron eut un moment d'indécision, dont les chefs triomphèrent vite, et continua sa course avec un élan et une impétuosité irrésistibles. A ce moment pourtant, le commandant avait eu son cheval tué sous lui, mais quoique foulé sous les pieds des chevaux, il avait bondi de nouveau en selle et continué la charge. On galopait toujours en avant à toute vitesse. La chute des chefs et des cavaliers morts et blessés, les cris des mourants et des écrasés, rien n'arrêtait la chevauchée héroïque, ouragan auquel rien ne résistait. Les canons, aux tournants de la route, furent enlevés, les servants sabrés ou dispersés. La poignée de cavaliers demeurés intacts galopa jusqu'au sommet de la passe, c'est-à-dire jusqu'à la position principale des Espagnols où plusieurs cavaliers tombèrent près des canons ennemis dont le feu enfilait la route. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Les Espagnols, frappés par la soudaineté, l'impétuosité, l'énergie de cette charge ainsi que par la vue de fantassins français qui approchaient, se troublèrent et commencèrent une retraite qui se changea bientôt en déroute.

Pendant ce temps, les Espagnols qui se trouvaient à proximité du terrain de la charge ne voyant qu'un petit nombre de cavaliers parvenus sur la position principale, commencèrent à se

le régiment des Chevaux-légers, le 1^{er} escadron, commandant Lubinski, en tête. Derrière s'avancait le reste de la cavalerie de la Garde et enfin Napoléon avec l'infanterie. A son passage les blessés et les mourants se relevaient pour l'acclamer au cri frénétique de « Vive l'Empereur ! »

L'apparition des renforts compléta la déroute des Espagnols. La cavalerie s'élança à leur poursuite en sabrant sans pitié, révoltée des excès dont les blessés avaient été victimes ; elle s'empara ainsi de Buytrago et de la forte position que défendait ce village. Le chemin de Madrid était ouvert.

Les pertes de l'escadron étaient grandes : presque la moitié de l'effectif : cinquante-sept hommes tués ou blessés ; officiers morts : les capitaines Dziwanowski et P. Krasinski, les lieutenants Krzyzanowski, Rowicki et Rudowski ; blessé, le lieutenant Niegolewski ; contusionnés et écrasés non comptés.

Certes ces pertes étaient relativement énormes, mais les résultats eussent dû être achetés par des sacrifices plus grands encore. Cette charge même est, sans contredit, un des exploits les plus hardis de l'histoire de la cavalerie ; elle couvrit de gloire le régiment, qui, l'année suivante à Wagram, étonna tout le monde par son audace et son élan.

Lorsque, le lendemain du combat de Somo-Sierra, les Chevaux-légers passèrent devant les bivouacs du corps d'armée du maréchal Victor, les troupes, spontanément, rendirent les honneurs en criant : « Vivent les braves ! » A ce moment l'Empereur arrivait. Il ordonna à Krasinski de déployer le régiment en bataille et, devant la ligne, chapeau en main, il dit : « Je vous reconnais pour la plus brave des cavaleries ! » Il fit ensuite sonner la marche et le régiment défila devant lui.

Le combat que nous venons de décrire conduisit, au point de vue de la stratégie et de la tactique aux conclusions suivantes :

1^o Les conditions générales où se trouvaient les Français la veille du combat leur étaient favorables : d'abord, par la supériorité numérique et morale de leurs forces, commandées et dirigées vers un but commun par un grand général, ensuite par leur concentration et la série de leurs victoires antérieures qui préparaient le coup décisif. Si même Napoléon avait subi un échec tactique à Somo-Sierra, la direction de ses autres corps d'armée

par les flancs et les derrières des Espagnols, lui assurait certainement un succès stratégique et il aurait quand même occupé la capitale ennemie, quoique un peu plus tard et probablement au prix de pertes plus considérables en hommes et en matériel.

2^o Quelque favorable que les circonstances fussent aux Français, les Espagnols avaient la ferme résolution de défendre leur capitale en prenant position sur la dernière ligne d'obstacles qui se trouvât sur le chemin direct de l'envahisseur. Ils y étaient poussés par le souvenir de leurs récentes victoires sur les Français, aussi bien que par leur patriotisme et leur haine contre l'étranger, haine qui les exaltait souvent jusqu'à la cruauté. Ils concentrèrent donc sur la route en question toutes leurs forces disponibles ; ils y occupèrent une excellente position défensive ; ils confièrent la direction à leur meilleur général et leur confiance était telle que la junte d'Aranjuez ne crut pas nécessaire de se déplacer.

3^o La position qu'occupaient les Espagnols était excellente au point de vue passif — seul mode possible de défense vu les conditions où se trouvaient les deux adversaires ; — elle était difficilement abordable, non seulement de front, mais par les flancs. Elle permettait les étages de feux, commandait de près comme de loin les alentours et se prêtait aux tirs concentriques sur toute la



LE FEU DE BIVOUAC DE L'EMPEREUR ET LE CHEVAU-LÉGER

rassurer et même menacèrent gravement les blessés polonais ; mais Napoléon qui suivait attentivement le combat, expédia en renfort, d'abord une partie des Chasseurs de la Garde, puis tout

ble, non seulement de front, mais par les flancs. Elle permettait les étages de feux, commandait de près comme de loin les alentours et se prêtait aux tirs concentriques sur toute la

longueur du chemin suivi par l'agresseur. Un seul inconvénient : la route faisant plusieurs coudes, empêchait les défenseurs

fanterie. En un mot, l'escadron de Koziatowski, ayant frappé l'ennemi de stupeur et attiré toute son attention, ouvrait le chemin à toute l'armée et contribuait essentiellement à la victoire.

5° L'ordre de charger donné par Napoléon sous une grêle de balles et sous l'influence d'un sentiment très vif d'irritation, paraît hâtif et prématuré. Les conseils qu'on lui donnait d'attendre les résultats d'une préparation générale du combat, de l'arrivée de l'infanterie, de l'action de l'artillerie, semblaient fort raisonnables : mais le grand général avait lui-même fait la reconnaissance la plus minutieuse des positions ennemies ; il avait suivi les péripéties du combat avec la plus grande attention : son génie, son expérience et son instinct militaires lui ont inspiré la meilleure solution, et, pour l'obtenir, il choisit une arme d'élite, son escadron de service du régiment polonais de la Garde. Il était parfaitement sûr que ces hommes se feraient tuer jusqu'au dernier sous ses yeux pour exécuter ses ordres.

6° Ainsi que le régiment entier des Chevaux-légers polonais, l'escadron de Koziatowski était exceptionnellement recruté. Les cavaliers étaient presque tous gentilshommes et il ne s'était glissé parmi eux nul de ces individus chez qui les traditions, les origines, le sang même, et la race forment un obstacle dirimant à toute noblesse d'âme, à toute générosité, à tout dévouement. La majeure partie avaient acquis dans la vie privée l'habitude du cheval et avaient la pratique de l'équitation ; presque tous, par leur valeur intellectuelle, s'élevaient nettement au-dessus de la foule et, en s'engageant volontairement sous les aigles de l'Empereur, y avaient porté les sentiments patriotiques les plus chaleureux ainsi que les plus belles espérances pour l'avenir de leur patrie : c'était pour la reconstituer qu'ils se jetaient à corps perdu dans une affaire qui leur était totalement étrangère et où, en vérité, des scrupules eussent pu leur venir de participer à la destruction de l'indépendance espagnole ; mais ils voyaient uniquement les intérêts de leur patrie et au nom des espérances que, pour elle, Napoléon éveillait en eux, ils se trouvaient heureux de verser leur sang sur tous les champs de bataille de l'Europe. Une pareille troupe était incomparable.

7° Le régiment des Chevaux-légers avait été admis d'emblée dans les rangs de la vieille Garde. Un si grand honneur devait



d'employer simultanément et continuellement toutes les troupes qui étaient près de la route à la couvrir de leurs feux.

4° Pendant la durée de la charge, les Espagnols demeurèrent inébranlables et continuèrent une fusillade soutenue, calme et nourrie. Le fait qu'ils se troublèrent et se mirent en retraite quand un groupe de cavaliers fondit sur la position principale n'est pas en contradiction avec le fait précédent. C'est le résultat ordinaire d'une charge inattendue et énergique, menée par une troupe résolue à vaincre ou à mourir. Si même les Espagnols avaient persisté dans leur attitude, si même ils avaient entièrement exterminé les débris de l'escadron de Koziatowski, derrière cet escadron, d'autres suivaient, lancés à toute vitesse, d'autres encore, puis l'in-



LA CHARGE

pousser le régiment à prouver qu'il était digne de faire partie des troupes d'élite aguerries dans les combats et couvertes de lauriers.



LES ESPAGNOLS ET LES BLESSÉS

La vie commune avec ces braves, les marches et les combats côte à côte, tout devait contribuer encore à exciter l'esprit militaire du régiment. Il était placé sous la direction de Montbrun, un des plus brillants cavaliers de l'Empire et c'est sous sa direction qu'il était appelé à fournir les preuves de sa valeur. Enfin, il agissait sur des ordres émanés directement de l'Empereur et sous ses yeux ; c'est de sa propre bouche que l'escadron de Koziatowski avait reçu le commandement de charger. C'est grâce à ce concours de circonstances, que le régiment, et surtout l'escadron de Koziatowski purent faire preuve d'une telle abnégation et d'un tel courage.

8° Le récit schématique de la charge de Somo-Sierra tel que l'exposent la plupart des manuels de tactique, tel que le connaissent l'immense majorité des militaires de toutes les nations, est quelque chose de légendaire, de surnaturel qui ne renferme aucun enseignement. Le voici en peu de mots : « Napoléon avec son armée approche de Somo-Sierra. Les Espagnols au nombre de 13,000, occupent, avec 16 canons une position sur les hauteurs. Subitement arrêté, Napoléon ordonne au régiment de Krasinski de charger. Le régiment s'élance en colonne. Le premier escadron est massacré ; les autres passent sur les cadavres et mettent l'ennemi en fuite ». Tel est le récit le plus répandu du combat de Somo-Sierra. En le lisant on ne peut que se dire : « C'est un miracle ! »

Mais les miracles n'étant pas des moyens à la portée des hommes, leur récit ne peut rien contenir d'instructif au point de vue pratique.

En racontant le combat, j'ai essayé, en m'appuyant sur les documents les plus authentiques et les plus véridiques, de reconstituer, tels qu'ils se sont passés, les faits eux-mêmes ainsi que les conditions dans lesquelles ils se sont déroulés. Il n'est rien resté de miraculeux ni d'inexplicable et pourtant l'intérêt et les conséquences n'en ont pas été amoindris, au contraire ! Ce n'est pas dans une cause mystérieuse qu'il faut en chercher l'explication ; l'exploit a été accompli par des hommes animés de hautes qualités morales et stimulés par les plus vives et généreuses passions, des hommes tels qu'on les eût dû choisir pour démontrer la constante supériorité de l'esprit humain sur les obstacles matériels opposés au but raisonné et précis qu'il poursuit.

Si, après avoir pris connaissance du présent récit, quelqu'un de mes lecteurs militaires a acquis la conviction qu'« A LA GUERRE L'IMPOSSIBLE DEVIENT SOUVENT POSSIBLE A LA CONDITION QU'ON AIT LE COURAGE DE LE TENTER » le but que je me suis proposé en ce petit travail se trouvera pleinement atteint.

Lieutenant-Général POUZEREWSKI.

Le régiment de Cheval-légers de la Garde Impériale fut formé à Varsovie par décret de l'Empereur daté de Finkenstein, le 7 avril 1807. Il devait être considéré comme une représentation nationale, car la jeunesse la plus distinguée accourut de toutes les provinces de l'ancienne Pologne, même des contrées les plus éloignées de Varsovie pour y être admise. Croyant voir dans ce régiment une représentation politique et militaire de la Pologne renaissante, ils désiraient approcher de plus près l'Empereur pour servir immédiatement la personne de celui en qui ils croyaient voir le restaurateur de leur patrie.

Notre 3^e escadron prit, au commencement de 1808, le chemin de la France sous le commandement du capitaine Dziękowski. Pendant notre marche, l'esprit militaire n'y dominait pas beaucoup. Les officiers traitaient encore les soldats de *messieurs*, et ce ne fut qu'à Mayence que le titre de *monsieur* fut aboli. Voici comment :

Dans cette ville, le capitaine Dziękowski m'ordonna d'aller à la caserne, de faire monter l'escadron à cheval et de le mener hors de la ville où il devait me rejoindre avec les autres officiers. J'allai donc exécuter cet ordre et je fis sonner à cheval. Tout l'escadron avait déjà obéi, sauf quelques cheval-légers, parmi lesquels Nidermayer et Zorobabel. Je les interpellai vivement sans faire précéder leur nom du *monsieur*, ce dont ils se montrèrent fort irrités ; Nidermayer surtout poussa si loin les murmures que je lui ordonnai de mettre pied à terre et de marcher devant les trompettes. Arrivés à l'endroit indiqué, nous

fûmes rejoints par le capitaine et les autres officiers. Je fis mon rapport au chef qui approuva ma conduite. Ensuite, nous nous mîmes en route en suivant la chaussée des bords du Rhin, et Nidermayer continuant à murmurer et menaçant de sauter dans le Rhin, je lui répondis qu'il était bien le maître. Il n'en faisait rien encore et répondait : « Me l'ordonnez-vous, mon lieutenant ? me l'ordonnez-vous ? » avec une telle insistance que je finis par lui dire : « Fais comme tu veux, je ne te prendrai pas au collet pour t'en empêcher. » A peine avais-je prononcé ces paroles que mon homme se précipita dans la rivière. Sachant bien nager, je me jetai dans le Rhin après lui et je le ramenai sain et sauf sur le rivage. Dès lors, dans le langage des officiers aux soldats, *monsieur* fut remplacé par *toi*.

A notre arrivée en France, nous fûmes dirigés sur Chantilly, où nos chevaux furent logés dans les écuries du prince de Condé, transformées en caserne ; après quelque séjour, nous fûmes envoyés à Bayonne, où devait arriver l'Empereur. Aussitôt son arrivée, il acheta la villa de Marrac dont il fit embellir les jardins ; c'est dans cet endroit qu'il établit son quartier général, où nous arrivâmes pour faire le service auprès de sa personne. Notre escadron campait à un quart de lieue de l'habitation impériale, dans un jardin, et, chaque jour, un de nos pelotons faisait le service auprès de l'Empereur.

Dès les premiers jours, l'Empereur fit donner l'ordre à l'escadron de monter à cheval pour être passé en revue. Nous nous rangeâmes en bataille dans le jardin, et, bientôt, Sa Majesté arriva, en uniforme des Grenadiers à pied, accompagné de plusieurs généraux, parmi lesquels se trouvait son écuyer, le général Durosnel. Le major Delaitre, qui nous commandait, ayant été invité à montrer notre savoir-faire à l'Empereur, nous fit exécuter je ne sais quelle conversion. Comme nous connaissions fort peu la théorie que nous n'avions pas eu le temps d'apprendre, et que d'ailleurs le commandant avait la voix très faible, nous brouillâmes nos rangs ; l'un tirait à droite, l'autre à gauche. L'Empereur fit la moue, mais sans montrer de colère, et dit : « Ces jeunes gens ne savent rien. » Ensuite il appela le général Durosnel et dit : « Durosnel, je vous donne ces jeunes gens ; apprenez-leur la manœuvre, mais il faut commencer par l'école

du cavalier ». Durosnel se prit bientôt pour nous d'une vive affection et s'acquitta de sa tâche avec toute la ponctualité, non pas d'un général, mais d'un instructeur. Il prenait à part chaque officier et ensuite des cheuau-légers pour leur apprendre à seller leurs chevaux et leur enseigner le nom français de chaque partie du harnachement.

Je me rappelle avec satisfaction d'avoir, quelques semaines après, fourni à l'Empereur l'occasion d'avoir de nous une meilleure opinion. Voici comment : il y avait à peine quelques jours que Ferdinand VII se trouvait à Bayonne quand un incendie éclata pendant la nuit dans la ville, en deux endroits différents. Le bruit se répandit que le feu avait été mis exprès par les Espagnols et que ce sinistre devait être le signal dont ils étaient convenus pour se ruer sur Bayonne, surprendre et tuer l'Empereur et ramener Ferdinand VII. Cette même nuit, j'étais justement de service au château et logé avec mon peloton dans une auberge qui y faisait face. Je reçus l'ordre de me porter tout de suite avec mes soldats devant le palais, ce que je m'empressai de faire sur le champ, laissant mon trompette que je n'avais pu parvenir à réveiller. L'Empereur parut sur le perron, et voyant mon peloton déjà en bataille et le sabre en main, il cria aux Grenadiers et Chasseurs de la Garde, sortant de leurs tentes construites sur la pelouse : « Allons, vieilles moustaches, vous êtes encore sous vos tentes, tandis que ces jeunes gens qui n'ont pas encore de poil au menton sont déjà à cheval ! » Puis, s'approchant de moi :

« Avez-vous des cartouches ? me demanda-t-il.

— Non, Sire.

— Avec quoi me défendrez-vous donc si je suis attaqué ?

— Nous avons des sabres, Sire.

— C'est bien. »

(Qu'avions-nous besoin de cartouches, les pierres de nos mousquetons étaient de bois.)

Puis, se rappelant sans doute notre maladresse et voulant se convaincre par lui-même de l'état présent de notre instruction, il se plaça à deux pas devant moi en face de mon peloton et me dit : « Faites ouvrir les rangs ! »

L'Empereur, ainsi placé devant le poitrail des chevaux du premier rang, je courais le risque de le renverser. Cependant je ne perds pas la tête et je commande : « En arrière ! ouvrez vos rangs ! marche ! »

Alors, il passa entre les rangs, les fit fermer et rentra au château. La demi-compagnie de Grenadiers et de Chasseurs et nous, passâmes plus d'une heure devant le palais, et ce n'est que lorsqu'on fut certain que l'incendie était un simple accident que nous fûmes renvoyés à nos postes respectifs. Une heure après, le service de Sa Majesté m'apporta plusieurs paniers de vin et diverses provisions de bouche avec ces mots : « L'Empereur vous envoie de quoi vous rafraîchir. » Il y en avait tant que j'invitai mon capitaine Dzienanowski et les autres camarades qui bivaquaient dans le camp à venir prendre part aux rafraîchissements que l'Empereur avait envoyés.

Le service que nous remplissions près de Marrac nous donna

l'occasion de connaître l'Empereur et nous a laissé de profonds souvenirs. Non seulement nous vîmes passer sous nos yeux les



ARRIVÉE DE L'EMPEREUR

plus graves événements, mais nous pûmes voir l'Empereur dans ses moments de loisir et d'abandon. Plus d'une fois je vis le maître du monde se livrer à des transports de gaieté juvénile. C'est ainsi qu'il poussa une fois l'impératrice Joséphine dans une petite crique au bord de l'Océan, appelée la Chambre-d'Amour. Un peloton de l'escadron suivait toujours l'Empereur dans ses promenades : l'impératrice Joséphine l'accompagnait quand il sortait en calèche. Il prit les souliers que l'impératrice avait perdus en sortant et les jeta au loin ; je voulus les rapporter, mais l'Empereur m'en empêcha et la fit monter déchaussée dans la calèche.

Une autre fois, en visitant avec l'impératrice le fort du Château-Vieux, il passa par une haie où l'impératrice, voulant le suivre, accrocha aux ronces la légère étoffe de sa robe. Je me précipitai pour dégager Sa Majesté, mais je ne fis qu'embarrasser davantage la robe dans les épines et je la mis en pièces. Leurs Majestés rirent beaucoup de ma maladresse et de ma confusion.

De Marrac nous allâmes en Espagne pour y recevoir le baptême du feu.

Le 29 novembre, l'escadron, de service auprès de l'Empereur, l'escorta jusqu'à Bocequillas, où les Chasseurs et les Grenadiers

nous remplacèrent auprès de Sa Majesté, tandis que nous allions nous établir entre ce village et la Somo-Sierra, qui était occupée



NIEGOLEWSKI SECOURU PAR LES VOLTIGEURS

par un corps d'armée espagnol fort de 13,000 hommes, sous les ordres du général San Juan Benito. Un poste d'infanterie faisait, au pied de la montagne, la pointe de notre avant-garde. Le 1^{er}, le 2^e, le 4^e escadrons de notre régiment étaient demeurés pour passer la nuit, avec le reste de la Garde à cheval, au delà de Bocequillas.

Le soir de ce même jour, je fus envoyé avec mon peloton en reconnaissance sur les derrières du quartier général. En revenant je rencontrai le lieutenant Kruszewski, de la 3^e compagnie, le même qui, sous les murs de Dresde, en 1813, ayant eu la jambe emportée par un boulet, mourut entre mes bras. Je troquai avec lui un cheval alezan de belle apparence contre un kosak bai-clair bien membré. J'ajoutai même l'appoint de quelques napoléons, comme si j'eusse pressenti qu'une monture vigoureuse m'allait être plus nécessaire qu'un cheval de parade.

Le 30 novembre, de grand matin, tous les officiers n'étaient pas encore levés, quand nous aperçûmes l'Empereur qui arrivait à cheval. Le lieutenant Etienne Krzyzanowski dormait profondément, et c'est à peine si je pus le réveiller : il semblait prévoir que c'était son dernier sommeil avant le sommeil éternel.

L'Empereur se porta en avant vers les montagnes pour reconnaître le terrain. En revenant, il mit pied à terre et s'assit sur un escabeau auprès d'un feu qui flambait sous un arbre.

Au moment où l'Empereur se chauffait, un de nos chevaux légers s'efforçait de passer par le cortège impérial pour allumer sa pipe ; comme les officiers l'en empêchaient, l'Empereur s'en aperçut et dit : « Laissez-le faire. » Le cheval-léger prit du feu et s'apprêtait à se retirer quand les officiers l'invitèrent à remercier Sa Majesté ; mais le soldat, qui voyait bien que nous n'étions pas pour rien postés sous les montagnes, à deux pas des Espagnols, indiqua du doigt la Sierra et se contenta de répondre : « A quoi bon le remercier ? C'est là que je le remercierai ! »

Notre escadron, qui était de service auprès de l'Empereur, reçut l'ordre de monter à cheval et vint se ranger en colonne par pelotons au pied des montagnes, sur la route, devant la tranchée que les Espagnols y avaient pratiquée pour rendre encore plus difficiles les abords d'une position jugée imprenable et derrière laquelle le général Don Benito San Juan campait avec ses 13,000 Espagnols. L'épaisseur du brouillard, qui ne permettait pas de voir à deux pas de soi, fut cause que nous prîmes position presque sous les batteries ennemies, qui ne manquèrent pas de nous accueillir par une volée de mitraille, mais sans blesser personne. Je ne pus m'empêcher, jeune officier que j'étais, de faire remarquer à mes camarades que si les Espagnols avaient pointé un peu plus bas ils nous auraient écharpés. Le lieutenant Rudowski m'ayant entendu, me dit avec vivacité : « Tais-toi donc ; ils peuvent t'entendre et diriger leurs coups d'après ta voix. »

Après avoir reçu le salut des batteries espagnoles, notre escadron se forma en bataille sur la droite de la chaussée.

Bientôt nous fûmes rejoints par le capitaine Jean-Népomucène Dzienanowski, qui avait été appelé auprès du général Montbrun, commandant l'avant-garde. La première chose qu'il fit fut de demander quel était l'officier de service, car le général lui avait donné l'ordre d'envoyer un officier avec un peloton dans la montagne, vers la droite, pour y prendre langue. On

s'écria de tous côtés : « C'est le tour de Negolewski. » J'étais le plus jeune officier de l'escadron et, suivant l'usage militaire de

toujours dauber sur le plus jeune, on voulait que je fisse la corvée. Je dis au capitaine que je marcherais volontiers s'il me permettait de choisir mes hommes. Il y consentit et je fis un choix des plus braves de l'escadron. Je m'engageai avec eux dans la montagne et m'enfonçai au milieu de gorges où serpentaient d'étroits sentiers qu'il fallait suivre en marchant

par deux et quelquefois par un. L'épaisseur du brouillard ne laissait rien distinguer à deux pas : nous entendions seulement, au-dessus de nos têtes, le bruit de la foule et le cliquetis des armes. Ce n'était pas là une agréable position pour une patrouille à cheval, cherchant à prendre langue. Cependant il fallait exécuter l'ordre ; aussi, sans tenir autrement compte des difficultés, je poussai ma pointe jus-

qu'à un petit village où je fis mettre pied à terre à quelques soldats, leur ordonnant de le fouiller et de trouver quelque créature humaine. Ce fut en vain ; mes chevaux légers revinrent sans avoir rencontré âme qui vive. Bon gré, mal gré, il fallut continuer mes explorations jusqu'au second et au troisième hameau. Personne ! Toutes les cabanes étaient ouvertes et vides. La division d'infanterie du général Lapisse, dans sa marche sur Sepolveda, où se trouvaient les détachements de l'avant-garde espagnole, avait fait fuir tous les habitants, à l'exception d'un troupeau de dindons. Affamés que nous étions, nous dûmes les laisser après en avoir seulement rassasié nos yeux. Nous poussâmes plus loin et nous arrivâmes enfin à un village devant lequel se trouvait un détachement d'infanterie espagnole. Combien étaient-ils ? je n'en sais rien, car à cause du brouillard nous ne nous vîmes qu'à une distance de un pas. Les Espagnols firent feu et disparurent derrière les rochers, où je n'avais nulle intention de les poursuivre. Ne connaissant pas le terrain et ne voulant pas m'enfoncer dans les montagnes, je n'avais plus qu'à commander demi-tour à droite et à rebrousser chemin. Pendant mon retour, je m'aperçus que le cheval-léger Pominski nous manquait : son absence ne dura pas longtemps : lorsqu'il nous rejoignit, il tenait devant lui, sur son cheval, un soldat espagnol. « Mon lieutenant, me dit-il, le voyez-vous ? Ce coquin de Caraco a voulu m'échapper, mais je le tiens ferme. »

L'Espagnol, délivré des bras de Pominski, mais plus mort que vif, se jeta à mes pieds en joignant les mains et criant : « *Senor, por l'amor de Dios, ne me mata ustei.* » Je n'avais nulle intention de le tuer, car c'était sa langue vivante et non sa langue coupée qu'il me fallait. J'arrivai sans encombre avec mon prisonnier, que je remis aux mains du capitaine Dzienanowski, lequel le conduisit auprès du général et vint me dire peu après de le mener moi-même à l'Empereur. Mais j'étais harassé ; de plus, une des sangles de ma selle s'était rompue. Je priai donc le capitaine de m'exempter de la commission. Le prisonnier fut donc conduit à l'Empereur par un aide de camp du général Montbrun. Cet aide de camp s'attribua la prise, ce qui lui valut la croix.

Lorsque je rentrai à l'escadron, l'infanterie française commençait déjà à gravir les escarpements de droite et de gauche pour déloger l'infanterie espagnole embusquée des deux côtés de la route. Celle-ci, sans opposer une grande résistance, se rallia au camp de Don Benito San Juan, que les Français ne pouvaient atteindre qu'en emportant le fameux défilé. Dans cette position, les Espagnols se croyaient invincibles ; la Junte elle-même, ne quittant point Aranjuez, envoyait sur ce point toutes les forces concentrées autour de Madrid, convaincue que si le défilé était bien gardé, aucune puissance humaine ne parviendrait à forcer cette porte de la capitale de l'Espagne. En effet, le défilé, tel que les Espagnols l'avaient fortifié, paraissait infranchissable. Outre l'étranglement du chemin entre des rochers dont toutes les anfractuosités et les sommets étaient garnis d'infanterie, le défilé formait quatre coudes, et à chacun de ces coudes se dressaient quatre pièces de canon. Aussi la route était balayée, non seulement par l'infanterie établie sur les versants et les sommets, mais par seize bouches à feu rangées sur quatre étages.

Je ne puis être certain de ce qui s'est passé à l'entrée du défilé

avant mon arrivée; je sais seulement que l'infanterie désignée pour enlever la position avait dû y renoncer et qu'elle n'avait même pas pu combler de fascines le fossé que l'ennemi avait creusé au travers de la route, ce dont je me convainquis moi-même quand, en chargeant, nous dûmes le franchir. Heureusement il n'était pas trop large. Qui sait si notre charge eût réussi si les Espagnols avaient donné plus de largeur à ce fossé?

J'ignore de même ce que fit l'escadron depuis mon retour jusqu'au moment où on sonna la charge. Après avoir remis mon prisonnier aux mains de Dziwanowski, je m'étais retiré un peu à l'écart pour desseller et resangler mon cheval; quelques cavaliers qui avaient fait la patrouille avec moi me suivirent pour m'aider et faire la même opération à leurs montures. Juste alors, le soleil fit disparaître le brouillard et le temps devint magnifique. Le lieutenant Krzyzanowski me félicita du résultat de ma reconnaissance et me dit: « Regarde l'Empereur qui arrive. Nous allons voir tout de suite si nous avancerons ou si nous dirigerons l'attaque sur un autre point. » Il retourna à l'escadron. Comme je le suivais des yeux, je vis l'escadron qui se portait rapidement vers la montagne, formé en colonne par quatre et ayant son chef d'escadron Koziatulski en tête. Je sautai à cheval et, avec les hommes qui m'avaient accompagné, je m'empressai de rejoindre la colonne pour me mettre à la tête de mon peloton. Je ne l'atteignis que lorsqu'il était déjà dans le défilé et maître du premier étage des batteries espagnoles. Dans l'angle où cette première batterie venait d'être prise, j'aperçus en passant plusieurs cheval-légers hésitant et, entre autres, Konopka, de la 7^e compagnie sur un cheval alezan à crinière blanche. Quand ils me virent passer à fond de train, ils me crièrent: « Arrêtez-vous, lieutenant! arrêtez-vous! le feu est horrible. » Je ne répondis que par quelques reproches énergiques; ils se rallièrent à moi, et, en un clin d'œil, nous rejoignîmes l'escadron qui poursuivait sa course par quatre sans s'arrêter, sans ordre de bataille, aux cris de: « En avant! vive l'Empereur! » malgré la mitraille qui pleuvait sur son front et sur ses flancs, malgré le feu terrible que l'infanterie espagnole lançait des hauteurs environnantes.

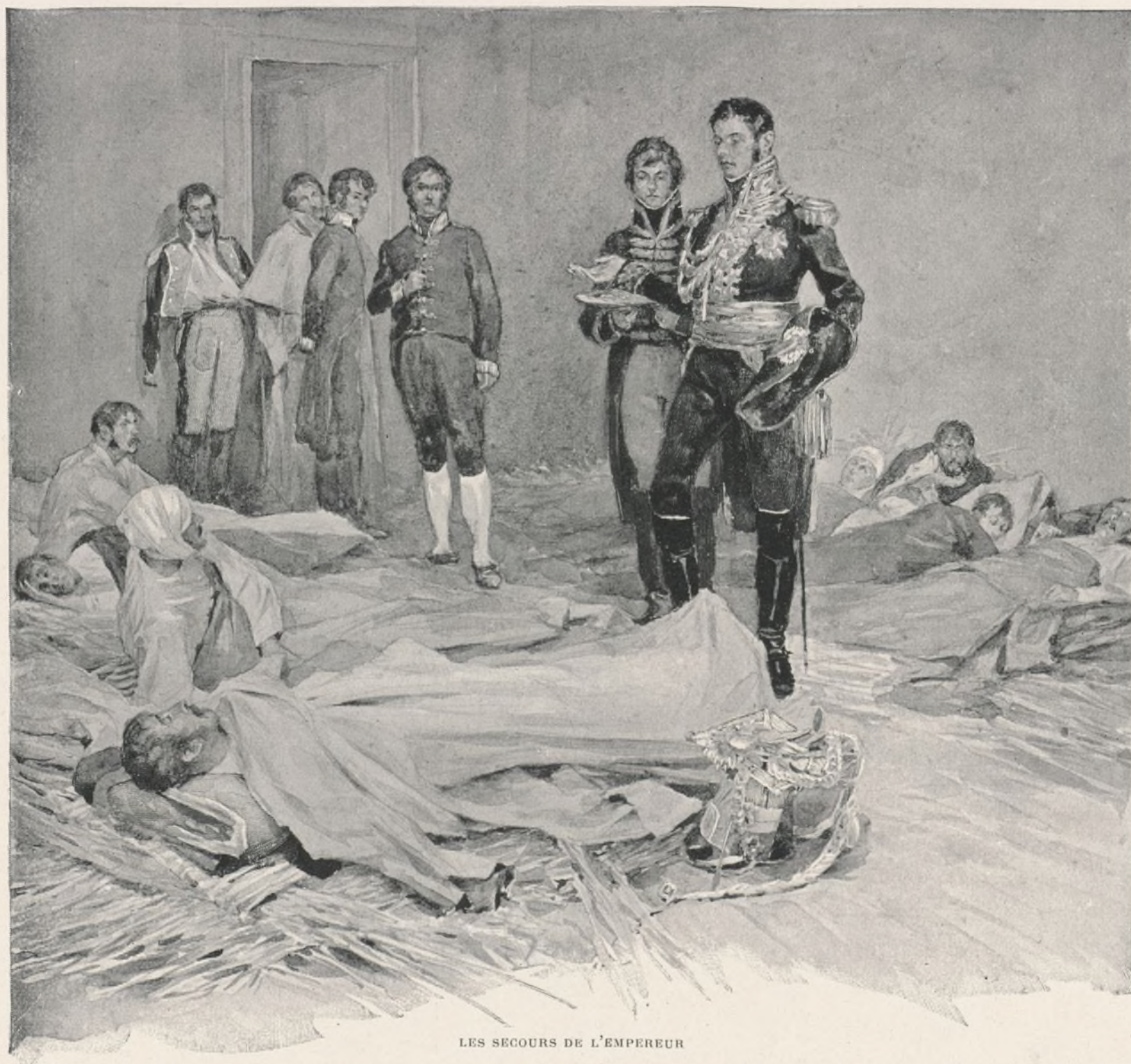
Une fois la charge commencée, chacun se confia à la vitesse de son cheval. Ainsi moi, qui arrivais après l'attaque commencée, je fus bientôt un des premiers. Ceux qui tombaient étaient remplacés par ceux qui suivaient, et ceux-ci, renversés à leur tour étaient remplacés par les autres qui, sans faire attention à leurs camarades abattus, arrivèrent jusqu'à la crête de la montagne après s'être emparés des quatre batteries étagées dont ils sabrèrent les canonnières sans leur donner le temps de recharger leurs pièces. De tous les officiers qui fournirent la charge d'un bout à l'autre, je fus le seul qui parvins à la quatrième batterie sain et sauf, mais mon cheval fut blessé, mon uniforme, ma giberne et mon shako furent troués par les balles et mon sabre brisé par la mitraille. Au delà de la quatrième batterie, l'ouverture entre les montagnes s'élargissait. Apercevant sur la gauche de la route quelques fantassins espagnols groupés autour d'un bâtiment, j'arrêtai mon cheval pour la première fois; je regardai autour de moi et je ne me vis accompagné que de quelques cheval-légers; je demandai au maréchal des logis Sokolowski qui arrivait à moi sur un cheval boiteux: « Où sont les nôtres? — Ils sont morts! » me répondit-il. Beaucoup de nos camarades avaient péri en effet; d'autres avaient perdu leurs chevaux et étaient restés en arrière; d'autres enfin s'étaient dispersés à droite et à gauche en arrivant à l'endroit où le défilé s'élargissait.

L'infanterie espagnole continuait son feu, et près de la quatrième batterie se trouvaient encore quelques canonnières: « Sokolowski, chargeons-les! » m'écriai-je, et je tombai sur eux avec la

poignée des miens. Les Espagnols s'enfuirent, mais Sokolowski paya de sa vie ce dernier triomphe. En cet instant je ne vis plus autour de moi aucun de mes soldats, et mon cheval, frappé d'une balle, s'abattit sous moi. En un clin d'œil, les Espagnols firent volte-face, et deux d'entre eux, appuyant leurs fusils sur ma tête, firent feu. Par une grâce spéciale de la divine Providence, les balles ne firent que me blesser. Peu d'hommes ont vu la mort de si près; j'avais vu les fusils appuyés sur mon crâne, j'avais entendu les deux coups partir, je m'étais senti défaillir, mais je n'avais cessé d'entendre le bruit que les Espagnols faisaient autour de moi en criant: « *A la drescha! A la drescha! Arriva! arriva!* » En cet instant, je fus encore frappé de neuf coups de baïonnettes, ma ceinture avec mon argent me furent enlevés et je fus laissé sous mon cheval.

La douleur de ces derniers coups que j'avais reçus me rendit toute ma présence d'esprit. Entouré d'Espagnols et craignant la mort dans les tortures, sort général de leurs prisonniers, je n'osais pas même respirer; enfin, j'entendis grandir le bruit des tambours et les cris de: « Vive l'Empereur! » et je vis déboucher les autres escadrons polonais et les Chasseurs à cheval de la Garde.

Je voulus lever la tête, mais je ne pus y parvenir. Cependant j'avais la respiration libre et je me pris à espérer que mon heure n'avait pas encore sonné. Je me mis donc à appeler, et sachant qu'on accorde plus d'importance à un capitaine qu'à un lieutenant, je criais que j'étais capitaine, priant qu'on me retirât de dessous mon cheval. Les Cheval-légers, puis les Chasseurs passèrent sans entendre ma voix trop affaiblie. Immédiatement arrivèrent les voltigeurs français qui, en me disant: « Allons! cela ira bien, camarade! » me délivrèrent de mon cheval, et, sur ma prière, me portèrent sous les pièces de la quatrième batterie et me couvrirent de manteaux. Deux médecins pansèrent mes blessures, mais, après leur départ, le sang se remit à couler. Quelques soldats qui avaient perdu leurs chevaux s'assemblèrent autour de moi. Tout à coup, arriva le maréchal Bessières qui me connaissait particulièrement depuis le camp de Santa-Maria. « Qui est couché là? » demanda-t-il aux soldats. Ceux-ci répondirent: « Le lieutenant Niegolewski. » Le maréchal mit pied à terre, s'approcha de moi et me dit: « Jeune homme, l'Empereur a vu la belle charge des Cheval-légers. Il saura apprécier votre bra-



LES SECOURS DE L'EMPEREUR

voure. » Je lui répondis en montrant les canons près desquels j'étais étendu: « Monseigneur, je me meurs: voilà les canons que j'ai enlevés. Dites cela à l'Empereur. »

Quelques moments après, arriva l'Empereur qui m'accorda sur le champ la croix de la Légion d'honneur. Entre les officiers, j'étais le premier, quoique le plus jeune, qui obtenais cette distinc-

tion et, en outre, c'était le jour de ma fête. Ce jour-là fut le premier où je ne reçus point de présent de mon père, mais au lieu de ce témoignage de la tendresse paternelle, je reçus des mains du Grand Empereur la récompense du sang versé pour la patrie. Puissent beaucoup de jeunes gens avoir un pareil jour de fête !

Le second pansement ne put arrêter le sang coulant des blessures de ma tête, et je retombai en défaillance : alors arriva près de moi Villeneuve, lieutenant des Grenadiers de la Garde avec lequel je m'étais lié d'amitié à Marrac, près de Bayonne ; il me versa dans la bouche quelques gouttes de rhum en me disant : « Pauvre diable, te voilà foutu, tu ne feras plus tes farces. » J'entendis ces paroles, mais je n'eus pas la force d'y répondre.

Singulier fait de la destinée ! Villeneuve me croyait déjà mort. Je vis encore, tandis que lui a été tué le même jour par une balle espagnole !

Quelques moments après le départ de Villeneuve, arriva la voiture de mon colonel, Vincent Krasinski, et je fus mené à Buytrago, où je trouvai le capitaine Dziewanowski qui avait eu la jambe fracassée par un boulet parti de la troisième batterie et qui avait déjà été transporté par l'ambulance de la Garde.

Pendant toute la nuit qui suivit le combat, et pendant la journée du 1^{er} décembre, on ne cessa d'apporter des blessés à Buytrago. Dans l'après-midi, on nous évacua sur un village voisin où nous fûmes placés dans des maisons abandonnées. Il me serait difficile de décrire la position déplorable dans laquelle nous nous trouvions. Si quelque habitant était resté dans le village, peut-être, ému de pitié, aurait-il soulagé par un verre d'eau notre soif fiévreuse, mais il n'y avait là que les gens du service des ambulances, tous ivres de vin et oublieux des soins qu'ils devaient aux blessés. Dziewanowski et moi fûmes trop heureux d'avoir été déposés sur le même matelas. Dziewanowski, qui, après que Koziatulski, son cheval tué, et son manteau criblé de balles, eut été obligé de se retirer, ne pouvant suivre la charge à pied, avait électrisé l'escadron qui l'aimait comme un père, avait l'épaule gauche fracassée, et on lui avait amputé la jambe droite sur le champ de bataille. Il était faible et souffrait beaucoup. Pendant la nuit, on plaça dans notre chambre un brasero rempli de charbon préalablement calciné en plein air ; mais nos infirmiers négligèrent cette précaution et si un médecin qui venait heureusement d'entrer n'avait fait jeter le brasero dehors, nous passions tous, des mains des médecins, dans celles des fossoyeurs.

Le lendemain 2, nous fûmes transférés à Chamartin où était le quartier général de l'Empereur, et où nous trouvâmes prêts à nous recevoir de vastes bâtiments transformés en hôpitaux. Là, je fus reconnu par quelques gens du service de l'Empereur qui m'avaient vu à Marrac et qui m'offrirent leurs bons offices. Ayant appris que nous étions affamés, ils nous apportèrent du vin et quelques provisions de bouche.

Peu de temps après notre arrivée dans cet hôpital, nous vîmes le maréchal Duroc, suivi d'un page, qui portait un plateau plein de napoléons. Le maréchal nous dit que l'Empereur, prévoyant nos besoins, nous envoyait à chacun un secours pécuniaire. Chaque officier devait recevoir 8 ou 10 napoléons, chaque soldat ou sous-officier 3. Nous hésitâmes d'abord à accepter ; nous demandâmes ce que signifiait cette offre d'argent ? Le maréchal nous dit que ce n'était là qu'une preuve du souvenir que la charge des Chevaux-légers avait gravé dans le souvenir de l'Empereur et qu'il nous envoyait pour suffire à nos premiers besoins dans ce pays ennemi.

Enfin, le 3 décembre, on nous transporta à Madrid, dans le couvent de Sainte-Marie-d'Atocha, où nous trouvâmes un hôpital bien monté et où nous fûmes confiés aux soins de l'illustre chirurgien en chef Larrey. Il nous pansa lui-même et renvoya au lendemain l'amputation du bras gauche de Dziewanowski, mais Dziewanowski mourut cette même nuit. Il mourut comme il avait vécu, en héros, avec le nom de la Pologne sur les lèvres !

Quelques jours après, Larrey ayant annoncé qu'il allait me faire une opération à la tête le lendemain, je quittai l'hôpital et je me trainai jusqu'à Madrid où, heureusement, je rencontrai le capitaine de grenadiers Laplace, aide de camp du gouverneur. Je lui dépeignis ma position et il me fit loger chez la marquise de Casa-Franca. Entouré dans cette maison hospitalière des soins les plus assidus, je me guéris complètement sans avoir subi aucune opération.

A la fin de février, je me mis en marche vers la France afin de rejoindre mon régiment sur le Danube, mais je n'arrivai à mon grand regret qu'après la bataille de Wagram où mes camarades, avec les Chasseurs de la Garde, se couvrirent de gloire, enlevèrent quarante-cinq canons, détruisirent quatre régiments de cavalerie et firent prisonnier un prince d'Auersperg.

Colonel NIEGOLEWSKI.





[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Typographie Goupil, Paris.

UN PERROQUET

SAINTE-PÉLAGIE

La Prison des Ombres

Je suis revenu sur le chemin parcouru et, durant ce pèlerinage au Souvenir, j'ai revécu avec une intensité ombrée de mélancolie, l'antan, l'insoucieux et tapageur antan...

Pauvre Pélagie! Amie centenaire, si indulgente, si prodigue, de placement de tout repos, elle agonise aujourd'hui; ses heures sont comptées, demain la pioche brutale du démolisseur, activée par les exigences toujours plus impérieuses de l'hygiène municipale, renversera ses hautes et épaisses murailles, sans pouvoir, toutefois, détruire sa bonne et juste renommée. Pélagie restera dans l'Histoire auréolée de nos regrets et, sur son sol rasé, nos contemporains, s'ils osent être sincères, pourront mettre cette épitaphe:

« Ici s'éleva le meilleur des tremplins politiques ! »

En attendant que l'opinion publique rende hommage à l'indiscutable vérité, la reconnaissance des anciens locataires de l'aimable Bastille reste à une température plutôt polaire. La rue du Puits de l'Ermite est déserte; la monumentale façade de la prison a un aspect morne qu'on ne lui connaissait pas; le brouillard qui tombe attriste ses grands murs et accroche des larmes aux barreaux rouillés des cellules; enfin, navrance suprême! la légendaire hôtellerie du père Goujon-le-Ventru, a changé de propriétaire. C'est la couleur locale d'un panneau de notre époque qui s'efface, disparaît.

En 1675, une dame de Beauharnais de Miramion, veuve d'un conseiller au Parlement de Paris, obtint du Grand Roi l'autorisation d'utiliser quelques annexes de l'hôpital de la Pitié, pour y offrir un refuge momentané aux jeunes filles qu'une éducation négligée, qu'un tempérament par trop impulsif incitaient à la cascade. Madame de Miramion plaça ce salutaire asile sous la protection de Sainte Pélagie qui, suivant les dires de Jacob, diacre de l'église d'Antioche et contemporain de la dite personne, avait mené, dans son jeune temps, une vie aussi mouvementée que celle de Saint Augustin avant sa retraite à Carthage. — L'évêque Nonne, rigide anachorète qui la convertit en eut tant de joie, qu'il consentit, pour une fois, à boire un doigt de vin et à assaisonner ses habituels épinards. — La Révolution conserva le nom de la Sainte sur l'immeuble et le service des prisons imposa aux

détention; en 1792, la Convention se l'approprie, elle devient une prison politique et la Commune de Paris aussi intolérante, aussi hypocrite déjà que devait l'être celle de 1871, l'administre outrancièrement.

Le peuple, éternel enfant, avait, sans savoir pourquoi, démoli l'aristocratique Bastille qui ne l'incommodait nullement, et la Convention, pour l'en remercier, en avait tout de suite créé



UNE COUR INTÉRIEURE

d'autres, au nom de la Liberté, où elle l'envoya sans vergogne attendre la charrette: les Carmes, l'Abbaye, les Madelonnettes, la Force, les Bernardins, la Salpêtrière, etc. Plus de 10,000 suspects de toutes classes y passèrent. Pélagie en eut un contingent sérieux.

Je secoue le heurtoir de la large porte romane; un agent de la sûreté l'ouvre, me dévisage, parcourt, sans hâte, l'autorisation que m'a délivrée la Préfecture de police et me dit à un diapason auquel n'atteindrait pas le plus grincheux des verroux:

« C'est vraiment bien la peine de me déranger pour voir ça! Seriez-vous un ancien locataire? Ils ne sont pas nombreux ceux qui s'amènent, depuis que je garde la boîte! »

L'on est peu sentimental en cette fin de siècle, l'on n'aime pas encombrer sa marche de souvenirs; aussi, pour arriver plus vite, se garde-t-on de regarder derrière soi!

J'entre. Un coup de vent s'engouffre et va gémir dans la profondeur obscure et interminable des couloirs, sur lesquels s'avancent les judas de centaines de cellules solitaires. Voici le greffe croché, dénudé par les déménageurs officiels, et mon esprit s'isolant du réel, revoit les ombres des fameux disparus qui jadis en franchirent le seuil.

Tout d'abord, c'est l'évocation de cette scène terrible du 23 mai 1871. Je crois entendre la voix goguenarde de ce féroce polisson de Raoul Rigault, type de l'étudiant de brasserie qui a hâte de jouer un rôle, de plaquer une figure dans l'Histoire, du révolté ambitieux si fréquent de nos jours sur les bancs de l'Université, depuis les conquêtes politiques du quatrième Etat.

La pâle figure de Chaudey se dresse dans l'ombre.

« Si vous avez un dernier mot à écrire aux vôtres, faites-le et vivement, je n'ai pas de temps à perdre!

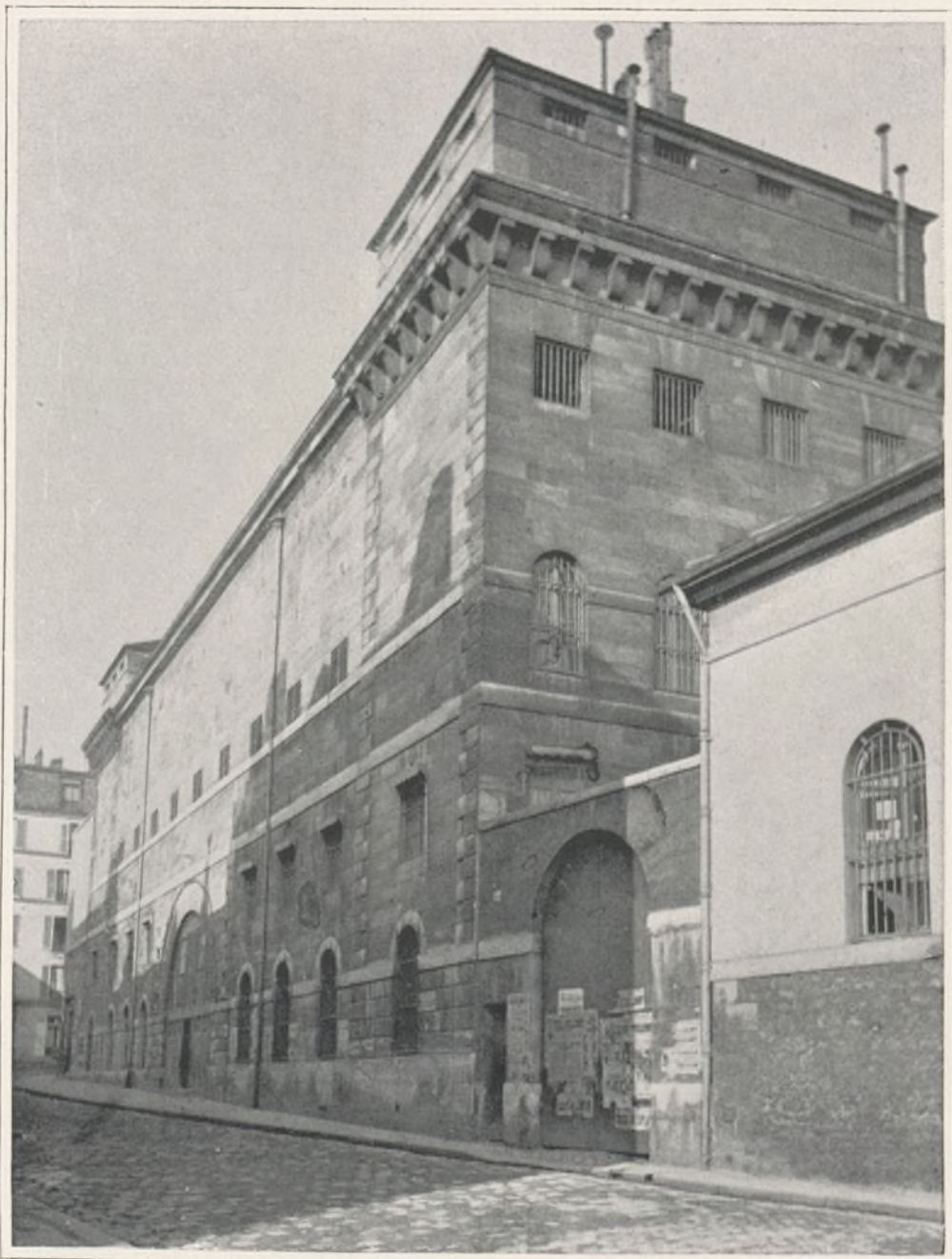
— Que me voulez-vous donc? dit Chaudey tout surpris.

— Vous faire fusiller avec ces lapins, riposte son ennemi personnel, en désignant trois malheureux gendarmes. Et pas de tentative d'attendrissement, ajoute-t-il, ça ne servirait à rien.

— C'est bien, conclut Chaudey qui se souvint d'avoir dit un jour: « Les plus forts fusilleront les autres », et s'adressant aux truands de la « préfectance »: Je suis prêt. Allons! »

Puis ayant toisé le drôle, il marcha simplement, en robe de chambre et en pantoufles, vers la mort.

Je vois défiler Marie-Françoise de Beauharnais, belle-sœur de la future impératrice Joséphine (13 brumaire an II); la belle et indomptable Madame Roland, arrêtée par Fouquier-Tinville sur les ordres du Comité de Salut public (8 août 1793); le comte de Laval-Montmorency et le marquis de Rey (24 avril 1793); la Du Barry; Madame Pétion; les sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française: Mesdames Lange, Raucourt, Fleury, etc., envoyées par Collot-d'Herbois (4 septembre 1793); Béranger, souriant, sau-



VUE EXTÉRIEURE DE LA PRISON DE SAINTE-PÉLAGIE, RUE DU PUIIS DE L'ERMITE
(A droite le Pavillon de la Presse dit « Pavillon des Princes »)

détenus le régime de l'anachorète, ce qui prouve, une fois de plus, que les Révolutions ne sont que de surface.

En 1691, la maison de refuge se transforme en maison de

tillant, bénisseur (1820); à la même époque, Lachambaudie; le général Bonnaire y meurt; le colonel Duvergier, le capitaine Laverturie et le lieutenant Marchebout s'en évadent (1821); Armand Marrast; les généraux Magnan et Latour-Maubourg; Lapommeray; Raspail (1830-32); Barbès, Godefroy-Cavaignac, Etienne Arago (1834-35), s'échappent par un souterrain durant les procès d'Avril; Blanqui, l'éternel rêveur (1835-60-61); Lamennais, sensitif et mélancolique (1841); Félix Pyat (1840-70); l'abbé Chatel, dit le primat des Gaules; Proudhon (1849-50); Emile Gaboriau; Victor Cousin (1851).

Puis, sous le second Empire: Eugène de Mirecourt, Laurent Pichat, Delescluze, Louis Blanc, Ranc, Vacquerie, Madier-Monjau, Villemessant, Courbet, Lockroy, Léon Cladel, Regnard, Tridon, Eudes, Lissagaray, Vermorel, Rochefort.

Sous le régime libértaire de la troisième République, une multitude de penseurs, d'écrivains, d'artistes: Yves Guyot, Emile Gautier, André Gill, Pierre Véron, Alfred Le Petit, Olivier Pain, Sigismond Lacroix, Paul Lafargue, Jules Guesde, Gabriel Deville, Chirac, Castelain, Zo d'Axa, Morès, Drumont et encore Rochefort.

Les grandes fournées eurent lieu sous la Convention, à la chute du premier Empire, en 1830 — le 6 juin plus de mille insurgés furent conduits à Sainte-Pélagie. — Les quarante-huitards se montrèrent de féroces geôliers; en 1851 et 1852, les représentants du peuple garnirent toutes les cellules de la rue de la Clé. En août 1870, le gouvernement impérial, redoutant une insurrection à Sainte-Pélagie, fit transporter les prisonniers politiques en wagons cellulaires à Beauvais. Enfin, durant la période boulangiste, la République dama le pion, comme intolérance, aux régimes précédents.

Voici, à droite, le vaste cabinet directorial que tous les déte-nus de la Presse connaissent si bien.

« Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance, disait

invariablement le maître de céans, à chaque nouveau locataire. Vous êtes ici comme chez vous, ne vous gênez donc pas, mais ne nous gênez pas non plus, car je serais obligé d'en référer à *qui de droit!* » Et d'une main il rapprochait négligemment le téléphone, alors que de l'autre il caressait, par inadvertance, un énorme verrou réduit au rôle humiliant de presse-papier.

Et le terrible socialiste professionnel et le démoniaque anarcho qui précédemment prêchaient la lutte sans merci contre tous les pouvoirs, poussaient à la dévastation, voulaient mettre en miettes l'autorité et traiter le vieux monde au fulmi-coton, devenaient, subito, plus tendres que des escalopes de veau, plus souples que du caoutchouc, plus rampants que des escargots de Bourgogne. Cette attitude peut étonner ceux qui ne connaissent les révoltés de surface, exploiters de révoltes d'autrui, que par la beauté de leur geste en public; je la rapporte cependant avec sincérité, telle je la vis, bien souvent, durant une villé-

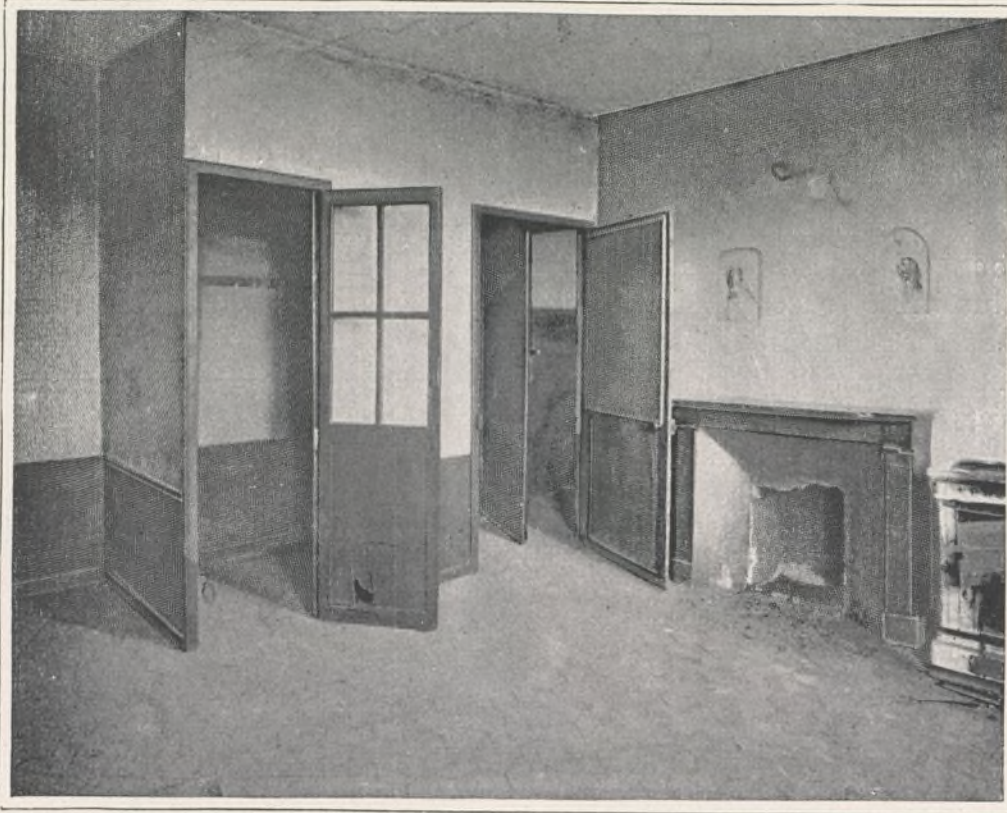
giature de quinze mois que le gouvernement m'y offrit (1890-91). Loin de son public gobeur, le révolutionnaire de métier ménage ses effets, dépouille vite le Fracasse et, pour assurer sa tranquillité a, devant le képi et l'épée officiels, une attitude plus touchante que celle des trois petits naufragés devant la mitre et la crosse de Saint-Nicolas!

Soyons juste. Le jour de sa libération, l'homme d'action se reconquiert, l'irréductible descend chez le directeur où il est appelé:

« Enchanté, Monsieur, de vous annoncer votre mise en liberté; j'espère que vous n'emporterez pas un trop mauvais souvenir de votre séjour dans la maison?

— Je ne désarmerai jamais, Monsieur, avec les ennemis de la liberté! » répond noblement l'irréductible.

Parfois, une variante. Quand il y a encombrement à l'Hôtel du Puits de l'Ermite, ou lorsque la conduite de certains pensionnaires est édifiante, le gouvernement gracie. Le révolutionnaire

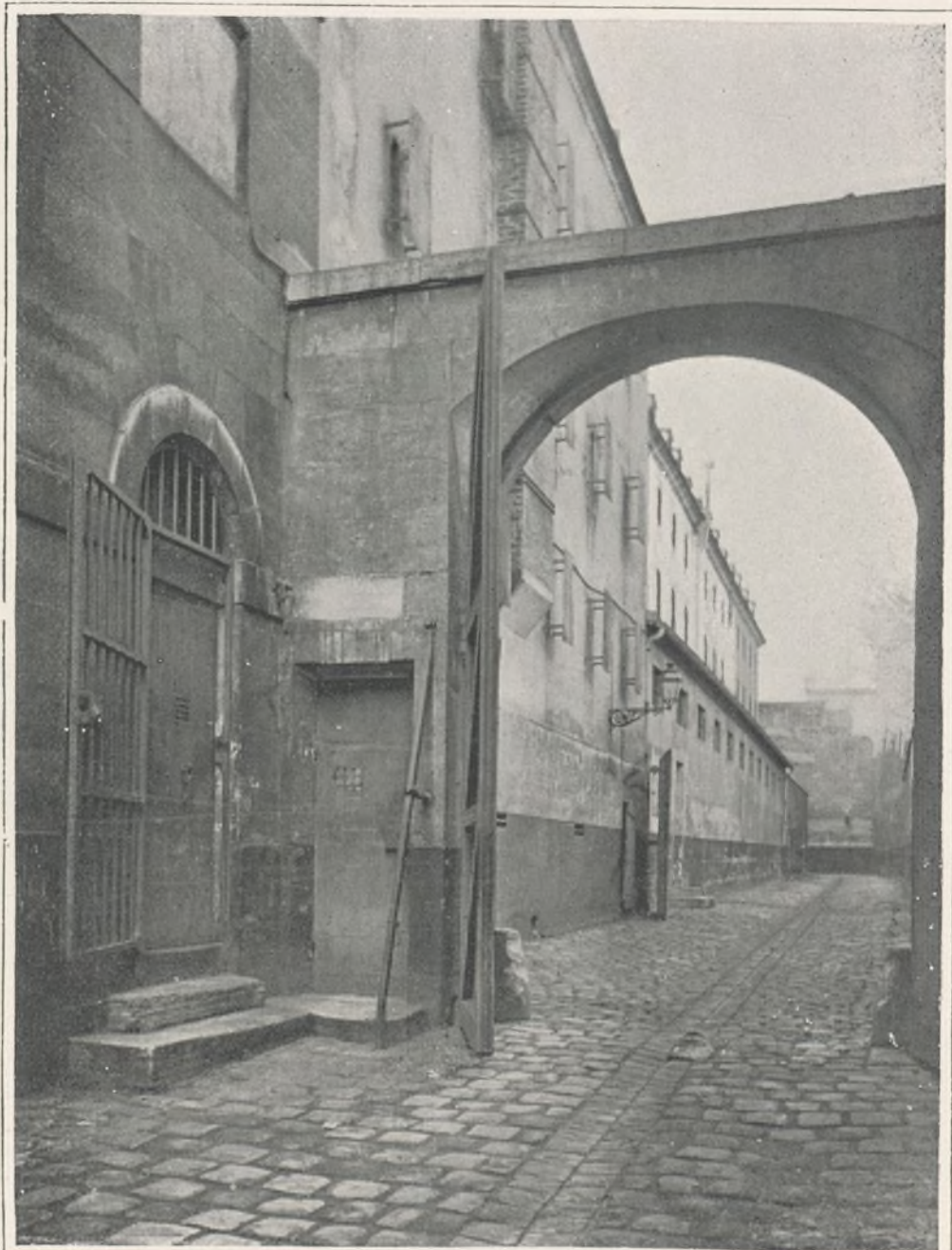


CHAMBRE DITE DE « LA GOMME »



CHEMIN DE RONDE. — MUR CONTRE LEQUEL FUT FUSILLÉ CHAUDEY

libéré avant l'heure, se demande avec anxiété quel accueil va lui faire le peuple, et si sa liberté n'est pas un soufflet pour le prolétariat des deux mondes. Il rugit, il bondit, il éclate:



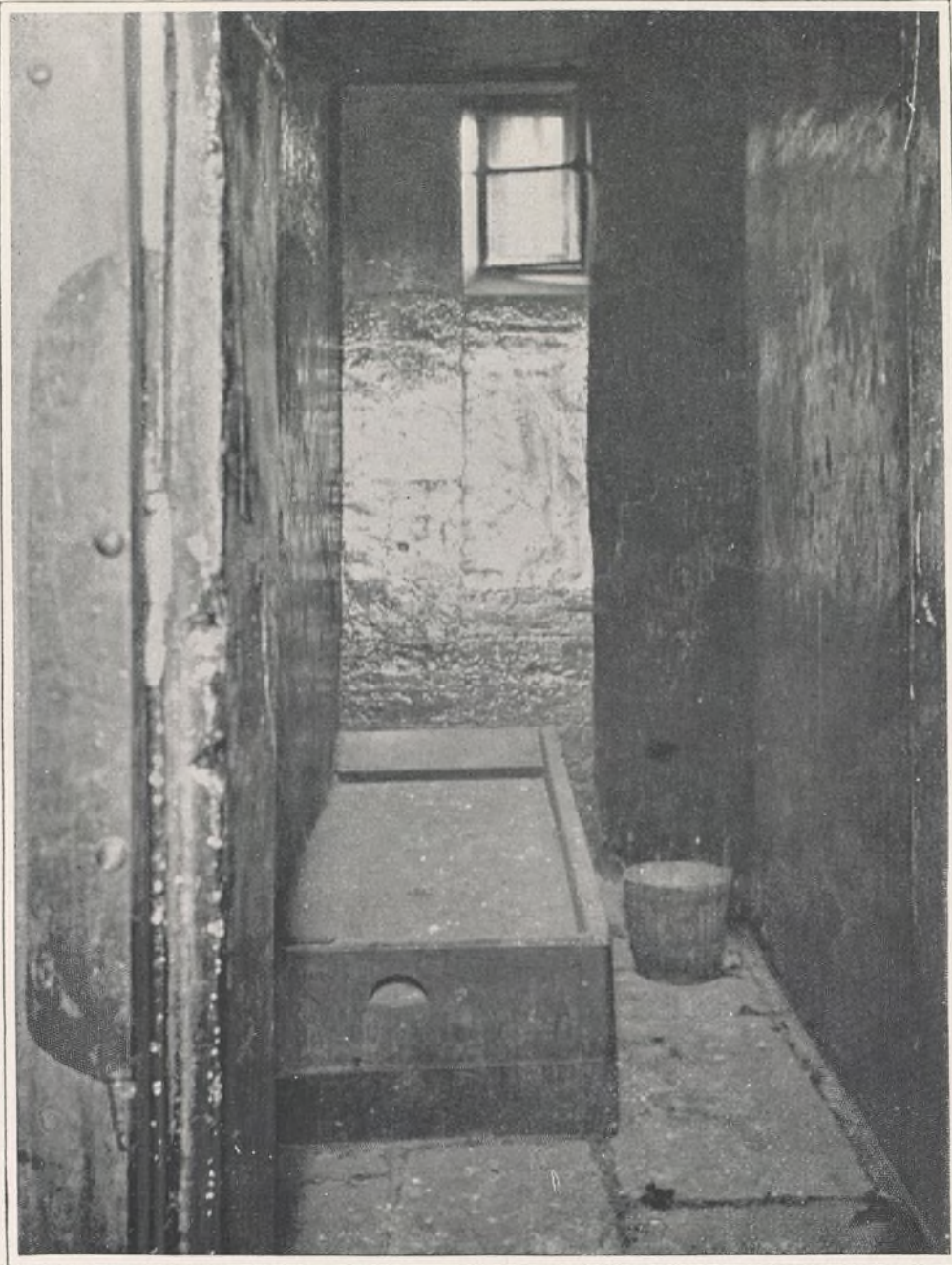
CHEMIN DE RONDE S'OUVRANT SUR LA RUE DU PUIIS DE L'ERMITE

« Je refuse de sortir, déclare-t-il au directeur qui riposte: — Ne m'obligez donc pas à recourir à la garde! puis entraînant le grâcié récalcitrant à la fenêtre: « le peuple est bon enfant,

rassurez-vous, il vous attend déjà chez le mastroquet, voyez ! »
La mort dans l'âme, l'irréductible fait son baluchon et va trinquer à la sociale.

La grande cour affectée à toute heure diurne aux politiques

est déjà envahie par les folles herbes. Le banc où la capricieuse Egérie des Girondins, s'isolant des filles perdues avec lesquelles on l'avait intentionnellement placée, venait s'asseoir, a été enlevé par une main pieuse, sans doute. Madame Roland habita la



UN CACHOT



PARTIE DU CLOITRE DE L'ANCIEN COUVENT DES FILLES REPENTIES TRANSFORMÉE EN ATELIER

chambre qui, de notre temps, était affectée à l'Inspecteur, au rez-de-chaussée, sur la rue du Puits de l'Ermite, « près la salle du Conseil, » dit-elle dans ses *Mémoires*. Elle y lisait Tacite, Plutarque, jouait du forte-piano. De Pélagie, elle alla à l'Abbaye, dernière étape avant l'échafaud. La vigne que Béranger planta sous la fenêtre de sa cellule et dont les ramures feuillues ombragèrent l'escalier et la porte de la cantine, est toujours là, vigoureuse. Le phylloxera l'a respectée. Georges Cain qui a choisi dans l'immeuble, pierres, portes, panneaux, sur lesquels sont gravés des noms connus, se reprocherait, bien sûr, l'abandon de ce vénérable cep, sous lequel nous nous crûmes, bien des fois, dans les vignes du Seigneur. Il lui sera facile de l'hospitaliser dans l'une des cours de l'hôtel de Madame de Sévigné. Le père Noé, lui-même, lui en sera reconnaissant.

Le vaste et sonore escalier du Pavillon des Princes que gravirent tous les écrivains de l'opposition, depuis un siècle, se délabre dans l'isolement. Au premier étage, la chambre qui, sous l'Empire, fut la chambre de Rochefort. Sous ses hautes fenêtres cintrées, la révolution vint gronder plus d'une fois.

Voici les dernières impressions que le célèbre opposant m'adresse sur la disparition de cette bastille politique :

« De toutes les prisons où le Gouvernement m'a accordé une hospitalité que je ne lui demandais pas, Sainte-Pélagie est celle dont je me souviens le plus volontiers comme on se remémore avec quelque orgueil le champ de bataille où on a fait ses premières armes. L'escalier

en était gluant, la cour humide, mais pendant les sept mois que j'y ai vécu sous l'Empire, je n'ai jamais cessé d'y constater le règne de la plus franche gaieté. Il est vrai que, de tous les prisonniers que la politique avait rassemblés sous ces voûtes sombres, j'étais le plus confortablement installé, ayant des fe-

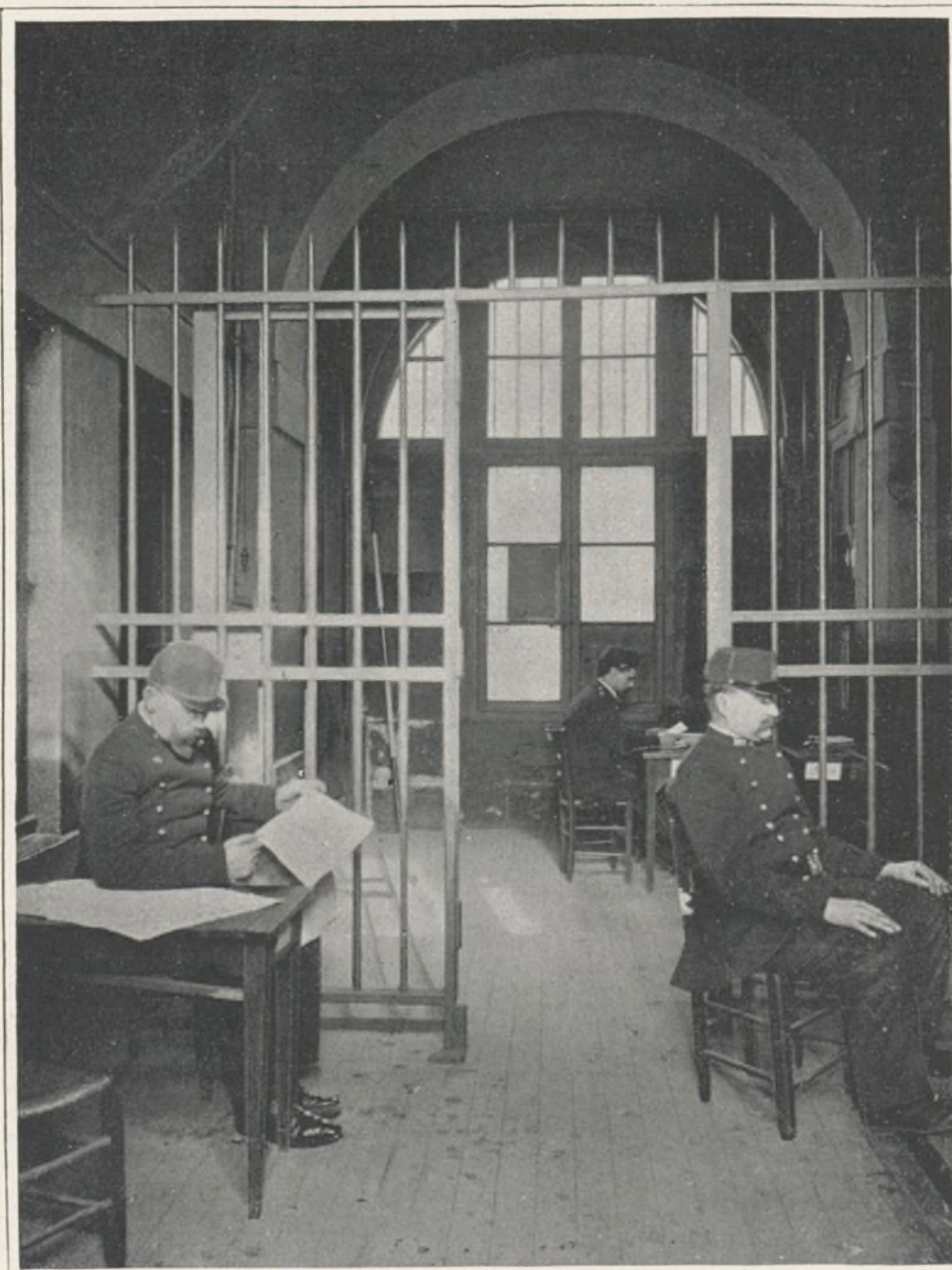
nêtres donnant sur une rue appelée alors, rue de la Clé (pas de la clé des champs) et ma cellule, dont on fit plus tard le parloir, étant presque assez vaste pour qu'on y tint des meetings.

« En outre, j'y recevais de l'extérieur, quantité de bonnes choses, des victuailles — sans aucun morceau de verre — des paquets de fleurs et même des cages pleines d'oiseaux qui me donnaient, avec un peu de bonne volonté de ma part, l'illusion de la campagne.

« L'année dernière ayant à y faire une villégiature de cinq jours, j'y ai retrouvé ma chambre qui m'avait été gracieusement rendue et non moins de bouquets qu'en 1870. Il faudrait que je fusse d'une nature bien ingrate pour garder rancune à un établissement pénitentiaire où j'ai fait, dans des conditions de bien-être aussi exceptionnelles, mon apprentissage de détenu. »

HENRI ROCHEFORT.

Cette chambre transformée en parloir, eût pu s'appeler le Salon des familles et de quelles familles ! J'ai connu des prisonniers qui, avant leur incarcération, se disaient sans parents et qui, dès leur arrivée à Pélagie, se souvenaient avec attendrissement d'une multitude de nièces, de cousines germaines et issues de germaines dont la



ENTRÉE. — POSTE DES SURVEILLANTS

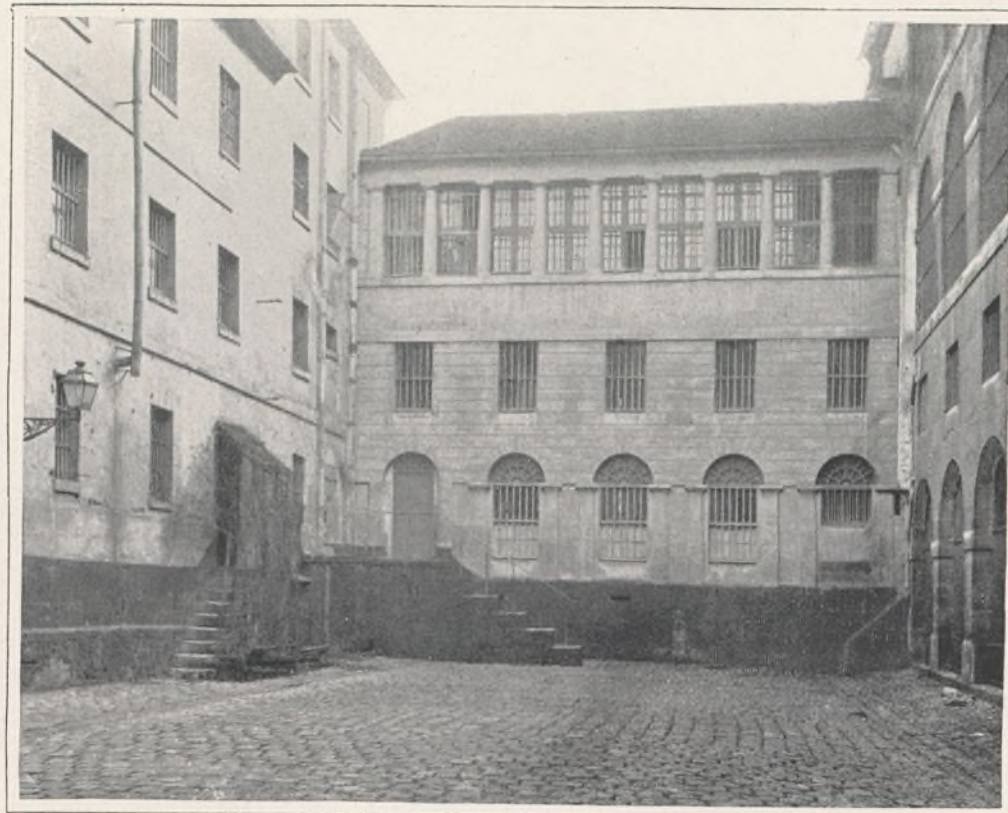
directeur du logis. Là, se coudoyèrent, sous le boulangisme, conservateurs, anarchistes, mondaines, anciens ministres, députés, sénateurs, moines, toute la gamme des opinions politiques, tous les échantillons du prolétariat, toute la fantaisie du Chat-Noir, toutes les cours d'amour et toutes les cour d'assises. Réceptions inénarrables, pantagruéliques banquets, bals blancs avec

draps de lits, aux sons de la flûte et du crinclin; puis, comme variantes, controverses sur la fraternité universelle avec chambard final qui amenait sous les fenêtres du légendaire Pavillon, la population environnante, terrifiée, et faisait rugir, au loin, les fauves du Jardin des Plantes.

A deuxième étage, la salle de la *Gomme*, où Laurent Pichat



LA CHAPELLE

COUR RÉSERVÉE AUX CONDAMNÉS POLITIQUES
(A gauche vigne plantée par Béranger)

fit aménager, à ses frais, un cabinet de toilette; au-dessus, le *petit* et le *grand Tombeau*: Madame de Beauharnais, Marrast, Delescluze, Proudhon, Morès et Drumont occupèrent cette seconde pièce.

« Vous me demandez quelques lignes sur mes impressions de Sainte-Pélagie, m'écrivit le directeur de la *Libre Parole*. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que j'y ai été aussi complètement heureux que l'homme peut l'être sur cette terre où le bonheur parfait n'existe pas. J'ai eu chaud là-dedans par un hiver terrible, grâce à un vieux poêle de faïence, tout à fait ancien modèle, dans lequel on jetait à profusion du bois pétillant et sec comme je n'en ai jamais trouvé que là. J'ai pu aider quelques compagnons d'importance qui, d'ailleurs, ne m'en ont témoigné aucune reconnaissance.

« J'ai vu, du fond de ma cellule, se dérouler ce drame du Panama auquel j'avais consciencieusement travaillé, en haine des coquins qui nous avaient si longtemps opprimés et qui avaient été des politiques sans patriotisme et des vainqueurs sans générosité et sans justice.

« En tombant sous la pioche des démolisseurs la vieille prison emportera quelques-uns des meilleurs souvenirs de ma vie. »

EDOUARD DRUMONT.

Au sommet du Pavillon, dominant le Père Lachaise, la Bastille, le Trône, le donjon de Vincennes et le parc de Montsouris, la *petite* et la *grande Sibérie*. Cette dernière reçut Lamennais qui la décrit ainsi dans son journal de prison (4 janvier 1841) : « Chambre de quinze à seize pieds carrés, six pieds de hauteur. Eclairée par cinq impostes : deux à l'Est, trois au Sud, hautes de dix pieds; elles ne peuvent laisser passer que peu ou point de soleil et ne donnent qu'une lumière triste et louche avec des ombres singulières. » La description est exagérément poussée au noir. La grande Sibérie est la pièce la plus réjouissante du Pavillon. Elle abrita Raspail, Blanqui, Cladel, Raoul Rigault, Chaudey, Pyat,

Ranc. Moi-même, avant de descendre à la *Gomme*, j'y cultivai durant six mois, derrière ses fenêtres grillées, le plus platonique amour avec la femme d'un gardien qui logeait en face. Celle-ci mourut. Je m'en consolai en songeant que ce n'était point ma folle passion qui l'avait tuée.

L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* y reçut souvent la visite de Châteaubriand, de Cormenin et de Berryer. « Les verrous arrêtent la pensée », leur disait-il. Nombreux furent ses successeurs qui le démentirent.

Du Pavillon de la Presse, je passe dans les nombreux et sombres bâtiments réservés aux détenus de droit commun. Les cachots de punition ont un aspect terrifiant. Le goudronnage des murs, leur encaissement dans le sol évoquent celui où Luccheni expie son stupide et épouvantable forfait. Je revois les deux portes de l'ancienne Bastille; l'une, au quartier de la Dette, l'autre à la buanderie. Elles furent envoyées à Pélagie en 1793, par l'entrepreneur Palloy qui se qualifiait pompeusement d'artiste patriote. Demain M. Antoine Loubeyre adjudicataire de la prison, les fera transporter au Musée Carnavalet. Portes massives et combien suggestives avec leurs phénoménales serrures et leurs verrous monstres qui ressemblent à des tromblons! Ont-elles gardé Latude, le Masque de fer ou le marquis de Sade?

L'église servait de réfectoire, après les cérémonies religieuses. L'âme et le corps pouvaient y trouver leur compte. Pour l'âme, cependant, je crois que les résultats laissèrent plutôt à désirer.

Je reviens par le chemin de ronde. A l'angle droit du mur qui est parallèle à la rue de la Clé, je remarque à hauteur d'homme quatre ou cinq trous ronds dans la pierre. C'est là qu'est tombé Chaudey, assassiné par un partisan de la propagande par le fait.

La nuit tombe. Les choses perdent leur aspect réel, les feuilles mortes que je foule me semblent être des bulletins de vote; alors je cesse de m'apitoyer sur le sort de la vieille prison politique.

ERNEST GEGOUT.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour de Paris à

Berne, via Dijon, Pontarlier, Les Verrières, Neuchâtel ou réciproquement. Prix : 1^{re} cl., 401; 2^e cl., 75; 3^e cl., 50 fr. — Interkalen, via Dijon, Pontarlier, Les Verrières, Neuchâtel ou réciproquement. Prix : 1^{re} cl., 113 fr.; 2^e cl., 83 fr.; 3^e cl., 56 fr. — Zermatt (Mont-Rose), via Dijon, Pontarlier, Lausanne sans réciproque. Prix : 1^{re} cl., 140 fr.; 2^e cl., 108 fr.; 3^e cl., 71 fr.

Valables 60 jours avec arrêts facultatifs sur tout le parcours. Trajet rapide de Paris à Interkalen en 15 heures sans changement de voiture en 1^{re} et 2^e classe. Les billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interkalen sont délivrés du 15 Avril au 15 Octobre; ceux pour Zermatt, du 15 Mai au 30 Septembre. Franchise de 30 kilos de bagages sur le parcours P.-L.-M.

Billets directs de Paris à Royat et à Vichy

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie : Nevers-Clermont-Ferrand. — Prix : de Paris à Royat, 1^{re} cl., 47 fr. 80; 2^e cl., 32 fr. 30; 3^e cl., 21 fr. 40. — De Paris à Vichy, 1^{re} cl., 41 fr.; 2^e cl., 27 fr. 70; 3^e cl., 18 fr. 40.

Billets d'aller et retour de Paris à Evian-les-Bains et à Genève, via Macon et Culoz

Validité de 40 jours avec faculté de deux prolongations, moyennant un supplément de 10 0/0 pour chaque prolongation. Les billets de Paris à Evian sont délivrés du 1^{er} Juin au 30 Septembre, ceux de Paris à Genève, du 15 Mai au 30 Septembre. Prix : de Paris à Evian-les-Bains, 1^{re} cl., 112 fr. 40; 2^e cl.,

80 fr. 90; 3^e cl., 52 fr. 75. — De Paris à Genève, 1^{re} cl., 105 fr.; 2^e cl., 75 fr. 60; 3^e cl., 49 fr. 30.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

JUIN-SEPTEMBRE 1899

SAISON THERMALE : La Bourboule, le Mont-Dore, Royat, Nérès-les-Bains, Evaux-les-Bains

A l'occasion de la saison thermale de 1899, la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans a organisé un double service direct de jour et de nuit, qui fonctionnera du 8 Juin au 20 Septembre inclus, par Vierzon, Montluçon et Eygurande, voie la plus directe et trajet le plus rapide entre Paris et les stations thermales de La Bourboule et du Mont-Dore.

Ces trains comprennent des voitures de toutes les classes et habituellement, des wagons à lits-toilette, dans chaque sens du parcours.

La durée totale du trajet est de 10 heures environ à l'aller et au retour.

Prix des places, de Paris à La Bourboule et au Mont-Dore et vice-versa : La Bourboule. 1^{re} cl., 50 fr. 40; 2^e cl., 34 fr.; 3^e cl., 22 fr. 20. Le Mont-Dore. 1^{re} cl., 50 fr. 95; 2^e cl., 34 fr. 40; 3^e cl., 22 fr. 40.

Aux trains express partant de Paris le matin et de Chamblet-Nérès dans l'après-midi, il est affecté une voiture de 1^{re} classe pour les voyageurs de ou pour Nérès-les-Bains, qui effectuent ainsi le trajet entre Paris et la gare de Chamblet-Nérès sans transbordement en 6 heures environ.

On trouve des omnibus de correspondance à tous les trains, à la gare de Chamblet-Nérès pour Nérès et vice versa.

Directeur : M. MANZI.

Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}, Asnières.

Le Gérant : G. BLONDIN.